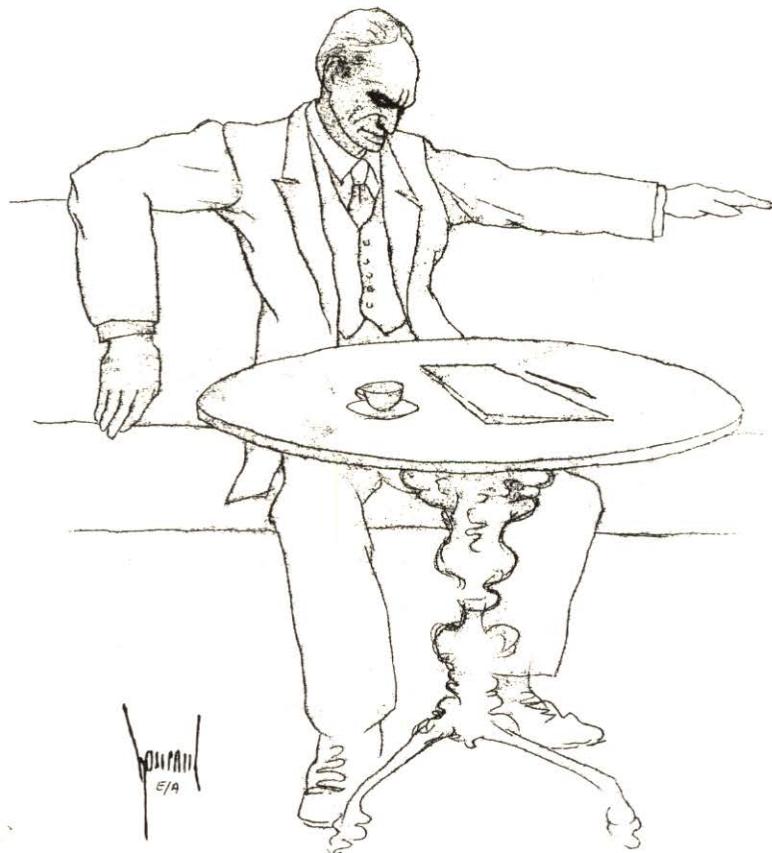


"...PÉROU AU PIED DE L'ORBE; J'Y ADHÈRE!"

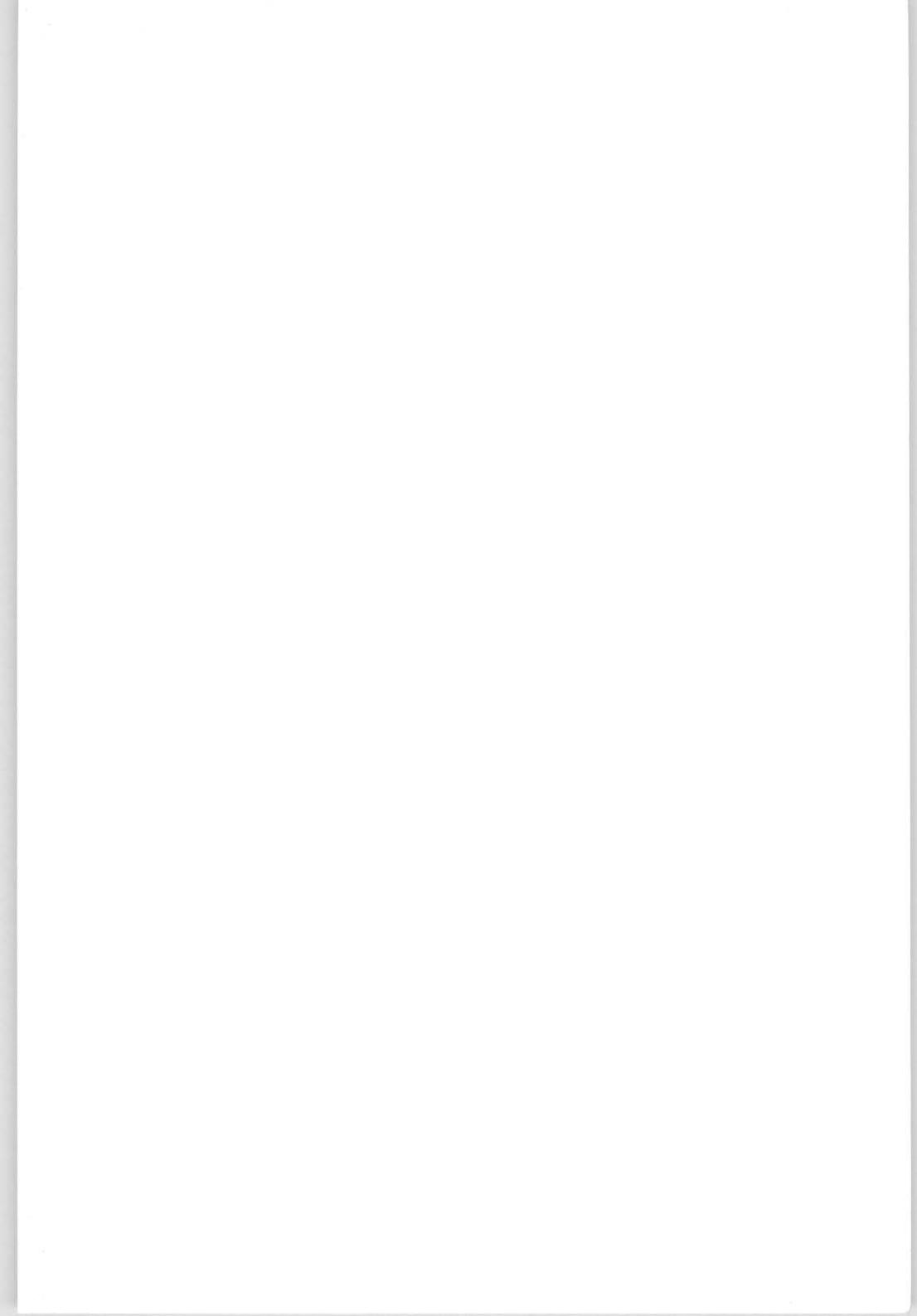
"...PERÚ AL PIE DEL ORBE;
YO ME ADHIERO!"

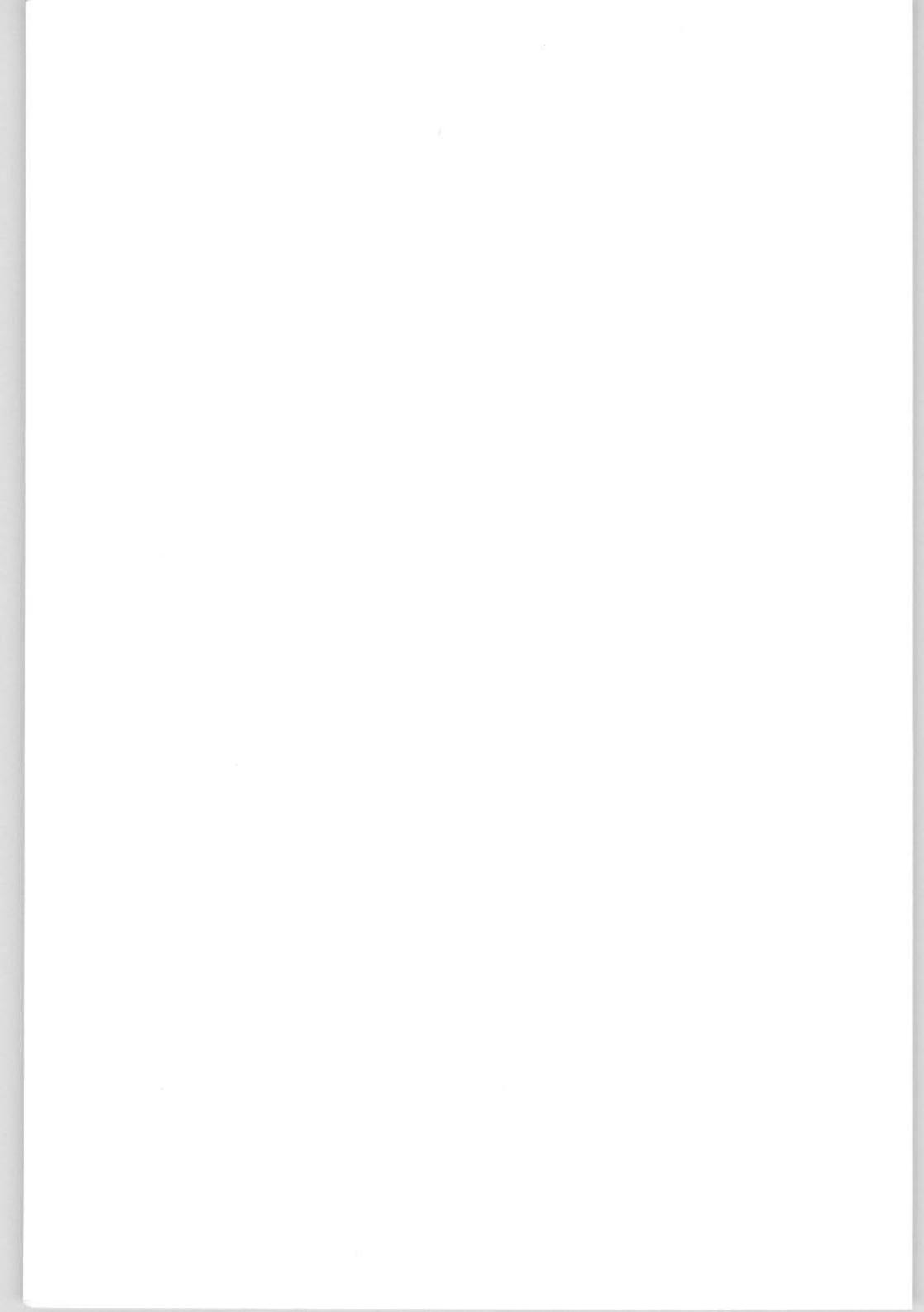
HOMENAJE A CÉSAR VALLEJO

HOMMAGE À CÉSAR VALLEJO



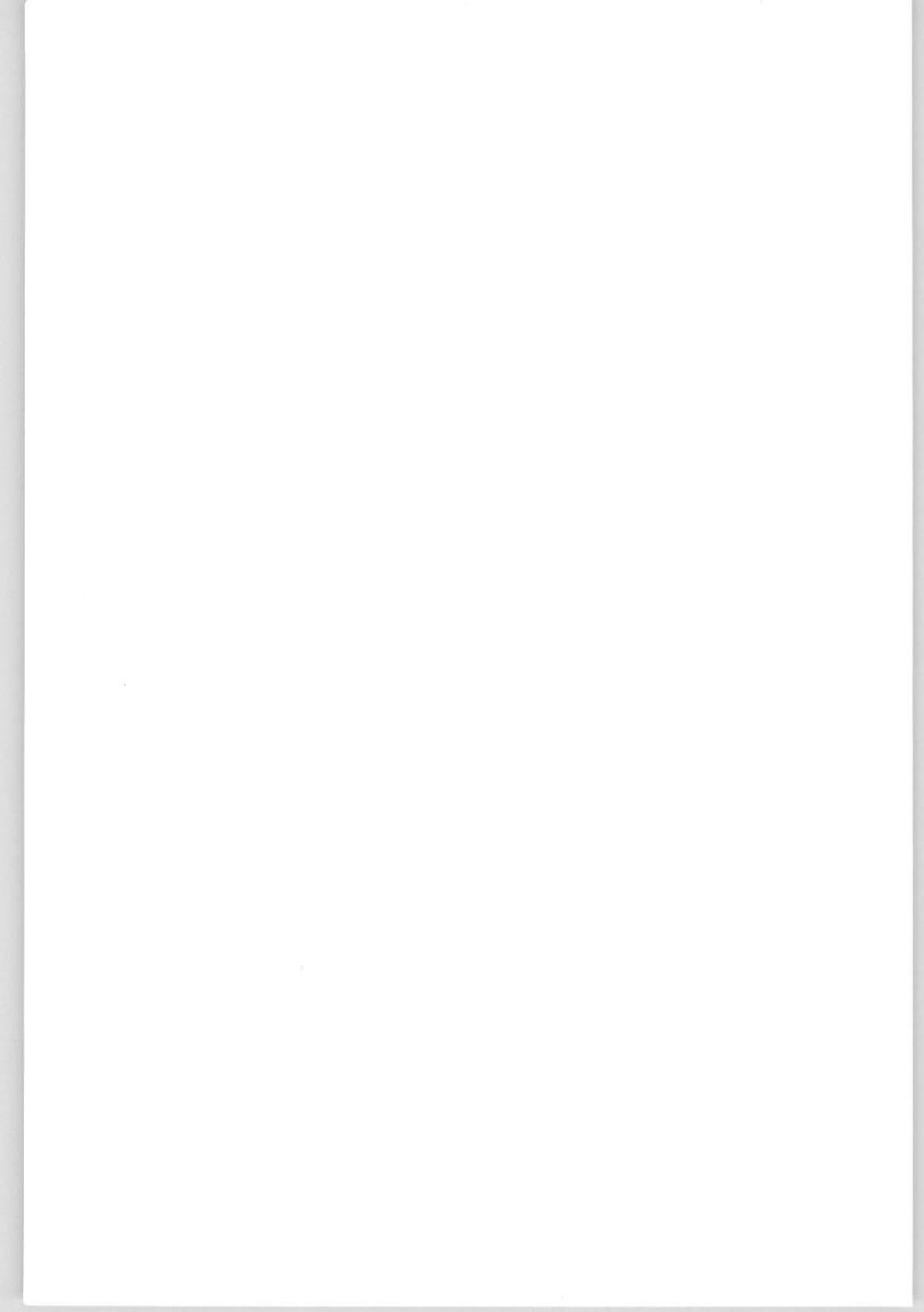
Embajada del Perú en Francia
París, 1993





HOMENAJE
A
CÉSAR VALLEJO

HOMMAGE
À
CÉSAR VALLEJO



"...PÉROU AU PIED DE L'ORBE; J'Y ADHÈRE!"

**"...PERÚ AL PIE DEL ORBE;
YO ME ADHIERO!"**

Homenaje a **César Vallejo**
en ocasión del Centenario de su Nacimiento
Santiago de Chuco, 16 de marzo de 1892
París, 15 de abril de 1938

Hommage à **César Vallejo**
à l'occasion du Centenaire de sa Naissance
Santiago de Chuco, le 16 mars 1892
Paris, le 15 avril 1938

Embajada del Perú en Francia
París, 1993

Ilustración de la cubierta:
Gastón GARRAUD, pintor y dibujante peruano

Edición:
Alfonso DE SILVA
Carlos HERRERA
Maritza MENDOZA

Corrector de pruebas: Francisca BOISSON
Maqueta de reproducción: Jacqueline VIVÉS
Maison des Pays Ibériques
Director: Bernard LAVALLÉ
Universidad Michel de Montaigne, Bordeaux

@ De esta edición, 1993
Embajada del Perú en Francia
50, avenue Kleber
75116 Paris, France

**ESTA PUBLICACIÓN HA SIDO
POSIBLE GRACIAS AL APOYO DEL
FONDO PRO-RECUPERACIÓN DEL
PATRIMONIO CULTURAL DE LA NACIÓN
DEL BANCO DE CRÉDITO DEL PERÚ**

**CETTE PUBLICATION A ÉTÉ
POSSIBLE GRÂCE À L'APPUI DU
FONDO PRO-RECUPERACIÓN DEL
PATRIMONIO CULTURAL DE LA NACIÓN
DEL BANCO DE CRÉDITO DEL PERÚ**

TABLE DE MATIÈRES

	Pag.
Présentation	Hugo PALMA8
Commémoration du Centenaire	Alfonso DE SILVA12
Tellurique et Magnétique	César VALLEJO16
Paris au Printemps	César VALLEJO20
L'UNESCO et le Centenaire du poète César Vallejo	Federico MAYOR24
César Vallejo: La traversée de l'absurde	Elqui BURGOS30
Bioesquisses (V) (XV)	Alejandro CALDERÓN36
Vallejo: un chroniqueur à Paris	Fernando CARVALLO38
À ce moment même, je te parlais Vallejo	Carlos HENDERSON50
Devant la tombe de César Vallejo	Julio HEREDIA52
Paris	Julio HEREDIA54
Montparnasse, l'après-midi	Carlos HERRERA60
Avalanche	Porfirio MAMANI66
Il y a un songe sur l'étendoir	Patricia MATUK68
Bouquet de Paroles	Patricia MATUK70
César Vallejo par Octavio Paz	Edgar MONTIEL72
Hommage (s) & Epitaphe	Jorge NAJAR82
Mirador	José Alberto VELARDE90
Oiseau de la mer	José Alberto VELARDE94
Le soleil m'a échappé	Alberto WAGNER DE REYNA96

TABLA DE MATERIAS

	Pág.
Presentación	Hugo PALMA
Conmemoración del Centenario	Alfonso DE SILVA
Telúrica y Magnética	César VALLEJO
París en Primavera	César VALLEJO
La UNESCO y el Centenario del poeta César Vallejo	Federico MAYOR
César Vallejo: Caminando en el reino de lo absoluto	Elqui BURGOS
Biobocetos (V) (XV)	Alejandro CALDERÓN
Vallejo: un cronista en París	Fernando CARVALLO
Ahora mismo hablaba contigo Vallejo	Carlos HENDERSON
Ante la Tumba de César Vallejo	Julio HEREDIA
París	Julio HEREDIA
Montparnasse, la tarde	Carlos HERRERA
Alud	Porfirio MAMANI
Hay un sueño colgando del Tendedero	Patricia MATUK
Ramo de Palabras	Patricia MATUK
César Vallejo en Octavio Paz	Edgar MONTIEL
Homenaje & Epitafio	Jorge NAJAR
Atalaya	José Alberto VELARDE
Ave de mar	José Alberto VELARDE
El sol se me ha escapado	Alberto WAGNER DE REYNA

PRÉSENTATION

En cette année du Centenaire de César Vallejo, j'ai eu l'insigne honneur de représenter le Pérou en France. J'ai dirigé une Ambassade pleinement consciente de la signification de Vallejo dans la littérature péruvienne et universelle, mais aussi pour les relations franco-péruviennes.

Organiser un programme qui fit honneur à Vallejo fut une tâche stimulante — pas si aisée cependant — car c'est en France qu'il voulut vivre, mourir et être enterré.

Les actes commémoratifs en France furent organisés et financés par notre représentation diplomatique. La présente édition a été possible grâce à la précieuse contribution financière de la Fondation Banco de Credito del Perú et l'une des activités principales a bénéficié de l'appui d'un ami généreux qui a souhaité garder l'anonymat.

Je remercie le Docteur Federico Mayor Zaragoza, Directeur Général de l'Unesco pour tout l'appui qu'il a bien voulu nous apporter dans cet hommage à Vallejo, reconnaissant ainsi la valeur universelle de son œuvre et pour le très beau texte avec lequel il a personnellement contribué, donnant ainsi un prestige particulier à l'effort de l'Ambassade du Pérou en France.

J'exprime également ma gratitude aux poètes et écrivains péruviens résidant en France dont la contribution constitue l'essentiel de ce livre, pour la réponse enthousiaste et généreuse qu'ils ont donnée à l'initiative de l'Ambassade du Pérou. En effet, cette collaboration des compatriotes et amis qui ont bien voulu nous accompagner dans cet hommage à Vallejo, reflète également leur attitude envers notre pays et le lien particulier qu'ils ont avec notre représentation diplomatique.

Ma reconnaissance va aussi à tous les péruviens et français, aux institutions publiques et privées, et à tout le personnel de l'Ambassade du Pérou qui a su soutenir l'effort réalisé tout au long de l'année 1992 période véritable de commémoration et d'hommage à Vallejo, à laquelle virent s'ajouter bien d'autres réalisations culturelles importantes. Monsieur Alfonso de Silva, Ministre Conseiller pour les affaires culturelles, chargé de la présentation du Centenaire de Vallejo en France est le symbole de cet effort.

PRESENTACIÓN

Ha sido un honor especial representar al Perú en Francia en el año del Centenario de César Vallejo. Me ha tocado dirigir una Embajada cabalmente consciente de la significación de Vallejo en la literatura peruana y universal; pero también en las relaciones peruano-francesas.

Por ello, fue estimulante — aunque nada fácil — organizar un programa significativo que hiciera honor a Vallejo, teniendo en cuenta que fue en este país que escogió vivir, que murió y quiso ser enterrado.

Las actividades conmemorativas en Francia fueron organizadas y financiadas por esta representación diplomática. La presente edición ha sido posible por una apreciada contribución del Fondo Pro-Recuperación del Patrimonio Cultural de la Nación del Banco de Crédito del Perú y una de las actividades principales recibió el apoyo de un generoso amigo que insistió en el anonimato.

Agradezco al Dr. Federico Mayor Zaragoza, Director General de la UNESCO, por el apoyo prestado a las actividades conmemorativas de Vallejo, reconociéndose así el valor universal de su obra; y por su hermosa contribución personal que honra a este esfuerzo de la Embajada del Perú en Francia.

Asimismo, expreso mi gratitud a los poetas y escritores peruanos residentes en Francia, cuyas contribuciones constituyen lo esencial de este libro, por su respuesta entusiasta y generosa a la iniciativa de la Embajada del Perú. Entiendo que esta colaboración de los distinguidos compatriotas y amigos que han querido acompañarnos en este homenaje a Vallejo, es también reflejo de su actitud con nuestro país y del tipo de vinculación que mantienen con su representación diplomática.

Finalmente, van mis gracias a los peruanos y franceses, instituciones públicas y privadas y a todo el personal de la Embajada del Perú que a lo largo del año mantuvo el esfuerzo que hizo de 1992 un tiempo realmente conmemorativo y de homenaje a César Vallejo; a lo que se sumaron otras satisfactorias realizaciones en el campo cultural. Simboliza ese esfuerzo el Sr. Alfonso de Silva, Ministro Consejero para Asuntos Culturales de la Embajada; quien hace la presentación del Centenario de Vallejo en Francia.

À partir de là, d'autres réalisations restent possibles. Nous espérons beaucoup de la célébration que nous organisons conjointement avec l'Union Latine. D'une façon générale, tout ce qui a un rapport avec notre culture pourra compter sur l'appui enthousiaste de l'Ambassade du Pérou. En explicitant cette orientation, je ne fais que souligner la ligne de conséquence avec l'histoire d'un peuple qui a occupé son espace dans la perception du monde par la création culturelle.

Hugo PALMA
Ambassadeur du Pérou
en France

A partir de aquí, otras actividades son posibles. Esperamos mucho de la celebración de Vallejo que organizamos con la Unión Latina. Pero, en términos más generales, todo lo que diga relación con nuestra cultura seguirá, como ahora, contando con el entusiasta apoyo de la Embajada del Perú. Al explicitar esta orientación no hago sino subrayar una línea de consecuencia con la historia de un pueblo que ocupó su espacio en la percepción del mundo por la creación cultural.

Hugo PALMA
Embajador del Perú
en Francia

COMMÉMORATION DU CENTENAIRE

Commémorer en France le centenaire de la naissance de Vallejo impliquait la plus grande diffusion et la plus grande écoute dans un milieu où existe déjà une pléthore d'activités et qui abonde de bonnes intentions. La coïncidence du centenaire du grand poète péruvien avec le cinquième centenaire de la "Rencontre des deux mondes" avait ses avantages symboliques mais aussi ses inconvénients logistiques. Nous avions, certes, l'appui moral du Gouvernement mais les difficiles circonstances que traverse le pays ne facilitaient pas la disponibilité des ressources pour financer la totalité des nombreuses activités inscrites au programme.

Il nous fût donc nécessaire de recourir à la générosité et à la bonne volonté de tous: péruviens, latino-américains, français personnes publiques ou privées. Ainsi purent être coordonnées des manifestations à l'Unesco, à la Maison de la Poésie de Paris, à la Librairie Internationale de la FNAC à Paris et à la Maison du Pérou à Bordeaux. Tous contribuèrent avec leurs plus grands efforts et leur enthousiasme. Le Comité National Français du Cinquième Centenaire donna son patronage; le Directeur Général de l'UNESCO adressa un message dans le cadre de l'hommage au poète réalisé à la FNAC Internationale le 18 mars; le Conseil Exécutif de l'UNION LATINE lui rendit hommage et décida d'organiser courant 1993 un colloque en l'honneur de Vallejo sur le thème "l'écrivain et le journaliste des années trente à Paris" et de promouvoir la publication en version bilingue d'une sélection des "Crónicas desde Europa". Le public assista nombreux à tous ces actes programmés.

Si quelque esprit amer restait persuadé que l'on n'avait pas rendu justice au poète durant sa courte vie, personne ne pourrait nier aujourd'hui l'évidence qu'il a été honoré et fêté à souhait par péruviens, latino-américains et français. Cette brochure qui comporte un poème et une chronique écrits à Paris, réunit également l'hommage que lui rendent des poètes et écrivains, qui, comme lui, ont choisi de résider et de créer à Paris et qui, loin de devenir cosmopolites, exacerbent leur propre péruvanité, démontrant ainsi tel le poète de Santiago de Chuco, — ainsi que des intellectuels et des artistes célèbres comme José Carlos Mariátegui, Víctor Raúl Haya de la Torre, Ventura García Calderón, Baca Flor et mon père,

CONMEMORACIÓN DEL CENTENARIO

Conmemorar en Francia el Centenario del nacimiento de Vallejo implicaba tener el mayor alcance y la mayor resonancia en un medio donde hay pléthora de actividades y donde existía una abundancia de buenas intenciones. La coincidencia del centenario del gran poeta peruano con el quinto Centenario del "Encuentro de dos mundos" tenía sus ventajas simbólicas y sus inconvenientes logísticos. Si bien se contaba con el apoyo moral del Gobierno, las difíciles circunstancias económicas que atraviesa el país no facilitaban la disponibilidad de recursos para financiar la totalidad de las numerosas actividades que se incluyeron en el programa.

Fue necesario pues recurrir a la generosidad y a la buena voluntad de todos: peruanos, latinoamericanos, franceses, personas públicas y privadas. Fue así como se logró coordinar eventos en la UNESCO, en la Maison de la Poésie de París, en la Librería Internacional de la FNAC en París y en la Casa del Perú en Burdeos. Nadie escatimó esfuerzos y buena voluntad; el Comité Nacional Francés del Quinto Centenario otorgó su patrocinio, el Director General de la UNESCO lanzó un mensaje al homenaje al poeta realizado en la FNAC Internacional el 18 de marzo, el Consejo Ejecutivo de la UNION LATINA le rindió homenaje y decidió organizar en 1993, en honor a Vallejo, un coloquio sobre "el escritor y el periodista en París de los años treinta" y promover la publicación en versión bilingüe de una selección de las "Crónicas desde Europa". El público asistió numeroso a todos los actos programados.

Si algunos espíritus amargos pensaban que no se le había rendido justicia al poeta durante su corta vida, nadie puede hoy negar que peruanos, latinoamericanos y franceses lo han festejado y honrado a cabalidad. Esta placa, que incluye un poema y una crónica escrita en París, también reúne el homenaje que le rinden poetas y escritores peruanos que han escogido, como él, residir y crear en París donde, lejos de volverse cosmopolitas, exacerban su propia peruanidad, demostrando como el vate de Santiago de Chuco, — y como intelectuales y artistas tan famosos como José Carlos Mariátegui, Víctor Raúl Haya de la Torre, Ventura García Calderón, Baca Flor, mi padre Alfonso de Silva, amigo fraterno del poeta — que el peruano puede apropiarse de la cultura europea sin por ello perder una pulgada de sus

ami fraternel du poète — que le péruvien peut s'approprier la culture européenne sans pour autant perdre un pouce de ses racines. Comme Vallejo, la nouvelle génération personnifie dans son métissage culturel, la véritable "Rencontre de deux mondes".

Alfonso DE SILVA
Ministre Conseiller pour
les Affaires Culturelles

raíces. Como Vallejo, esta generación nueva personifica en su mestizaje cultural, el verdadero "Encuentro de dos mundos".

Alfonso DE SILVA
Ministro Consejero para
Asuntos Culturales

TELLURIQUE ET MAGNÉTIQUE

César VALLEJO

Mécanique sincère et très péruvienne
que celle de la colline rouge!
Sol théorique et pratique!
Sillons intelligents; exemple: le monolithe et sa suite!
Champs de pommes de terre, champs d'orge, champs de luzerne,
comme c'est bon!
Cultures que complète une étonnante hiérarchie d'outils
et que complètent avec le vent les beuglements, les eaux avec leur
sourde antiquité!

 Mais quaternaires, aux naissances opposées,
 j'entends dans mes pieds leur éloignement,
 je sens leur retour quand la terre
 se heurte à la technique du ciel!
 Molécule ex abrupte! Atome lisse!

 Ô champs humains!
 Solaire et nutricière absence de la mer,
 et peine océanique pour tout!
 Ô climats rencontrés à l'intérieur de l'or, prêts!
 Ô champ intellectuel de la cordillère,
 avec religion, avec champ, avec aristoloche!
 Pachydermes en prose quand ils avancent
 et en vers quand ils s'arrêtent!
 Rongeurs qui regardent avec un sentiment judiciaire autour d'eux!
 Ô ânes patriotiques de ma vie!
 Vigogne, descendante nationale et gracieuse de mon singe!
 Ô lumière qu'un miroir éloigne à peine de l'ombre,
 qui est vie avec le point et, avec la ligne, poussière,
 et que pour cela je respecte, montant sur mon
 squelette par le biais de l'idée!
 Moisson à l'époque de l'agnus-castus dilaté,
 de la lanterne qu'ils pendirent à la tempe

TELÚRICA Y MAGNÉTICA

César VALLEJO

¡Mecánica sincera y peruanísima
la del cerro colorado!
¡Suelo teórico y práctico!
¡Surcos inteligentes; ejemplo: el monolito y su cortejo!
¡Papales, cebadales, alfalfares, cosa buena!
¡Cultivos que integra una asombrosa jerarquía de útiles
y que integran con viento los mujidos,
las aguas con su sorda antigüedad!

¡Cuaternarios maíces, de opuestos natalicios,
los oigo por los pies cómo se alejan,
los huelo retornar cuando la tierra
tropieza con la técnica del cielo!;
Molécula ex abrupto! ¡Atomo terso!

¡Oh campos humanos!
¡Solar y nutricia ausencia de la mar,
y sentimiento oceánico de todo!
¡Oh climas encontrados dentro del oro, listos!
¡Oh campo intelectual de cordillera,
con religión, con campo, con patitos!
¡Paquidermos en prosa cuando pasan
y en verso cuando páranse!
¡Roedores que miran con sentimiento judicial en torno!
¡Oh patrióticos asnos de mi vida!
¡Vicuña, descendiente nacional y graciosa de mi mono!
¡Oh luz que dista apenas un espejo de la sombra,
que es vida con el punto y, con la línea, polvo
y que por eso acato, subiendo por la idea a mi
osamenta!
¡Siega en época del dilatado molle,
del farol que colgaron de la sien
y del que descolgaron de la barreta espléndida!

et de celle qu'ils descendirent de la splendide barrette!
Anges de basse-cour,
oiseaux par l'inavertance de la crête!
Coboya ou cobaye pour être mangés frits
avec le brave rocoto des trempes!
(Condors? Les condors me donnent la nausée!
Bûches chrétiennes en grâce
au tronc heureux et à tige compétente!
Familier des lichens,
espèces en formation basaltique que je respecte
depuis ce très modeste papier!
Quatre opérations, je vous soustrais
pour sauver le chêne et l'enfoncer proprement!
Côtes infraganti!
Camélidées éplorées, âmes miennes!
Sierra de mon Pérou, Pérou du monde,
et Pérou au pied de l'orbe; j'y adhère!
Étoiles matinales si je vous parfume
en brûlant des feuilles de coca dans ce crâne,
et zénithales, si je découvre,
d'un seul coup de chapeau, mes dix temples!
Bras de semailles, descend, et à pied!
Pluie à base du midi,
sous le toit de tuiles où mord
l'infatigable hauteur,
où la tourterelle coupe en trois son trille!
Rotation des après-midi modernes
et des fines aubes archéologiques!
Indien après l'homme et avant lui!
J'entends tout en deux flûtes
et me laisse entendre en une *quena*!
Quant au reste, je m'en moque!...

(Traduit par Gérard de CORTANZE)

¡Angeles de corral,
aves por un descuido de la cresta!
¡Cuya o cuy para comerlos fritos
con el bravo rocoto de los templos!
(¿Cóndores? ¡Me friegan los cóndores!)
¡Leños cristianos en gracia
al tronco feliz y al tallo competente!
¡Familia de los líquenes,
especies en formación basáltica que yo respeto
desde este modestísimo papel!
¡Cuatro operaciones, os sustraigo
para salvar al roble y hundirlo en buena ley!
¡Cuestas infraganti!
¡Auquénidos llorosos, almas mías!
¡Sierra de mi Perú, Perú del mundo,
y Perú al pie del orbe; yo me adhiero!
¡Estrellas matutinas si os aroma
quemando hojas de coca en este cráneo,
y cenitales, si destapo,
de un solo sombrerazo, mis diez templos!
¡Brazo de siembra, bájate, y a pie!
¡Lluvia a base del mediodía,
bajo el techo de tejas donde muerde
la infatigable altura
y la tórtola corta en tres su trino!
¡Rotación de tardes modernas
y finas madrugadas arqueológicas!
¡Indio después del hombre y antes de él!
¡Lo entiendo todo en dos flautas
y me doy a entender en una quena!
¡Y los demás, me las pelan...!

PARIS AU PRINTEMPS

César VALLEJO

Les journaux de Paris annoncent pour cette nuit le changement d'heure de la gare¹. L'horaire d'été commence aujourd'hui, *L'Intran* dit dans sa première page: "Cette nuit, à 11 heures il sera minuit". Et un de mes amis, en rangeant ses muscles par ordre alphabétique, comme dans un endroit de l'" Ugolino Céleste ", attire mon attention de par le fait que les termes par lesquels *l'Intran* annonce le nouvel horaire de Paris, lui rappelle un poème de mon livre *Trilce*, dans lequel il y a un vers qui dit: "Qui clame que 11 heures c'est minuit?"².

— Voilà — mon bon ami soutient — que votre vers va se réaliser cette nuit à Paris. À 11 heures ce sera minuit. Cela veut dire, on comptera 11 heures pour minuit. "Quelle heure est-il?" — nous demanderons à n'importe quel passant et celui-ci de nous répondre très sûr de ce qu'il dit: "Il est 11 heures ou ce qui est pareil, minuit..."

Sans aucun doute, il y a des vers dans ce maudit *Trilce* qui, justement pour être absurdes, trouvent leur réalisation quand on s'y attend le moins. Ce sont des réalisations imprévues et comiques, mais spontanées et vitales. Le fait que cette nuit 11 heures soit minuit à Paris ne peut être plus certain et vivant. Celui qui prétend se soustraire à cette articulation — isthme ou canal — entre les deux chiffres de l'horloge devra assumer toutes les conséquences de sa révolte. Celui qui n'accepte pas cette nouvelle vérité mathématique qui fait que 11 heures c'est minuit, devra se voir cette nuit avec mille catastrophes personnelles. Parce qu'il est bon qu'on sache que sans horloge — solaire, de bois ou de métal — rien est possible dans cette vallée de larmes. Une personne sans horloge, ne vit pas en règle avec son destin. Même au-delà de la tombe, règne un horaire. La mort même porte une horloge et fixe ses actes de mort à la mesure du temps, parce que la Mort, pour tuer, doit être dans le cadre de la discipline de l'horloge; dans

1. Même si le texte publié par "El Norte" dit **situación** (situation) on assume qu'il doit être saison.

2. Le vers de *Trilce* dit: "Qui clame les onze."

PARÍS EN PRIMAVERA

César VALLEJO

Los periódicos de París anuncian para esta noche el cambio de hora de la estación¹. Hoy empieza el horario de verano. *L'Intran* dice en su primera plana: "Esta noche, a las once serán las doce". Y un amigo mío, arreglando sus músculos en orden alfabético, como en un paraje del "Celeste Ugolino", me llama la atención hacia el hecho de que los términos en que *L'Intran* anuncia el nuevo horario de París, le traen a la memoria un extraño poema de mi libro *Trilce*, donde hay un verso que dice: "¿Quién clama que las once son las doce?"².

— He aquí — sostiene mi buen amigo — que el verso de usted va a realizarse esta noche en París. A las once serán las doce. Es decir, las once serán contadas por doce "¿Qué hora es?" — preguntaremos a cualquier transeúnte y éste nos responderá, muy seguro de lo que dice: "Son las once, o, lo que es igual, las doce de la noche..."

Sin duda alguna, hay versos en ese maldito *Trilce* que, justamente, por derrengados y absurdos, hallan su realización cuando menos se espera. Son realizaciones imprevistas y cómicas, pero expontáneas y vitales. Aquello de que esta noche las once sean doce en París, no puede ser más cierto y viviente. El que pretende sustraerse a esta articulación — istmo o canal — entre ambos números del reloj, tendrá que asumir todas las consecuencias de su rebeldía. Aquél que no acepte esta nueva verdad matemática de que once son doce, tendrá que vérselas esta noche con mil catástrofes personales. Porque bueno es que se que sin el reloj — solar, de arena o de metal — nada es posible en este valle de lágrimas. Una persona sin reloj, no vive en regla con su destino. Aun más allá de la tumba, impera un horario. La muerte misma lleva reloj y sujeta sus actos de muerte a la medida del tiempo, porque la Muerte, para matar, tiene que estar dentro de la disciplina del reloj; en caso contrario sería una Muerte que no mata. En *Le Grand Ecart* está comprobado lo dicho. El futuro muerto que encontró a la Muerte, sin que ésta lo mate,

1. Aunque el texto publicado en "El Norte" dice **situación**, presumiblemente debe decir **estación**.

2. El verso de *Trilce* en realidad dice: "Quién clama las once no son doce".

le cas contraire ce serait une mort qui ne tue pas. Dans *Le Grand Ecart* ce qui a été dit est vérifié. Le futur mort qui a trouvé la Mort, sans que cette dernière le tue, a cru que la mort s'était trompée d'heure. Mais pas tout à fait. La mort marchait à cet instant précisément vers un lieu différent, où il était écrit que ce futur mort mourrait... Les bœtiens riaient. Que l'employé serve le café. Oh, quel coup d'horizons frais!

Et quand le printemps de Paris, les sottises colorées, les boutons du mystère fleurissent. À 11 heures il est minuit... Ma fiancée va à Nice passer la fête de Pâques... Cela me fait mal au cou de regarder si loin... Le soleil brille... On ouvre de nouveaux cabarets... On ferme les banques très tôt... L'Académie Française refuse *une lettre de nationalisation* pour le doux mot "midinette"... il y a des personnes majeures et des personnes mineures... Le Parlement simplifie au minimum les formalités légales du mariage... Gustave V, Roi de Suisse, va jouer au tennis à Cannes, avec toutes ses rides, sa poitrine, son pantalon et ses enfants... Dans le concours Hippique du Grand palais, les femmes montent mieux que les hommes...³

Quand le printemps de Paris, Paris est à moi, à toi, à lui, à eux, à elles, à nous et à vous...

(Traduit par Gérard de CORTANZE)

3. *El Norte*, 12 de junio de 1927.

creyó que la muerte se había equivocado de hora. Pero no tal. La Muerte iba en ese instante caminando precisamente hacia un lugar distante, donde estaba escrito que ese futuro muerto moriría... Reían los becarios. Sirva el café el criado.;Oh, qué fresca redada de horizontes!...

Y cuando la primavera de París, florecen colorados disparates, botones de misterio. A las once son las doce... Mi novia se va a Niza a pasar las pascuas de semana santa... Me duele el cuello de mirar tan lejos... El sol fulge... Se abren nuevos cabarets... Se cierran muy temprano los Bancos... La Academia Francesa niega carta de naturaleza a la dulce palabra "midinette"... Hay personas mayores y personas menores... El Parlamento simplifica al mínimo los trámites legales del matrimonio... Gustavo V, Rey de Suecia, se va a jugar tennis a Cannes, con todas sus arrugas, su pecho, su pantalón y sus hijos... En el concurso Hípico del *Grand Palais*, las mujeres montan mejor que los hombres...³

Cuando la primavera de París, París es mío, tuyo, de él, de ella, de ellos, de ellas, nuestro y vuestro...

3. *El Norte*, 12 de junio de 1927.

L'UNESCO ET LE CENTENAIRE DU POÈTE CÉSAR VALLEJO

Federico MAYOR
Directeur Général de l'UNESCO

César Vallejo, cet éternel fugitif qui traversa si rapidement mais si intensément la vie, ce nomade de la pauvreté qui fit de la condition vagabonde et de la chambre d'hôtel le refuge précaire de la poésie, celui-là même qui avait perçu dans sa tendre jeunesse "la légère vapeur enchantée toujours lointaine", est aujourd'hui, 18 mars 1992, date de la célébration du centième anniversaire de sa naissance, auréolé d'une gloire posthume dont il n'a jamais pu rêver alors qu'il était vivant et disait: "Je suis né un jour où Dieu était malade".

Cet anniversaire — auquel s'associe l'UNESCO — se célèbre à Paris, dans la ville même où Vallejo "meurt de rien d'on ne sait quoi" — comme se le demande César Miró —, après avoir vécu les quatorze dernières années de sa vie dans une lutte quotidienne contre la faim, souffrance qui l'amènera à confesser: "Dieu sait quelles extrémités effrayantes j'ai atteint, rempli de peur, craignant que, pour ma pauvre âme, tout meure définitivement".

Une angoisse qui était en réalité un flirt permanent avec la mort, sa compagne depuis l'époque des *Hérauts Noirs*, mort avec laquelle il partage tout: "Je ne possède pour exprimer ma vie que ma mort", nous a-t-il dit, comme si était toujours béante la blessure dans laquelle il montre, sarcastique et ironique, l'endroit où est planté le couteau.

Bien que la poésie de Vallejo soit une poésie pleine de pleurs, de solitude et de désespoir, elle n'est pas une poésie qui reflète l'autocompassion de tant de poètes devant leur miroir. Sa poésie est, tout au contraire, l'expression d'une impatience nerveuse à ouvrir des brèches dans l'injustice, pour exsuder la misère des autres, pour jeter à pleines mains, au visage des intellectuels fossilisants, des poignées de monde renouvelé.

Bien qu'il se demande parfois: "Pourquoi ai-je aussi mal à l'âme" et qu'il trace ses sillons à l'aide d'un soc qui le fait cruellement souffrir.

LA UNESCO Y EL CENTENARIO DEL POETA CÉSAR VALLEJO

Federico MAYOR

Director General de la UNESCO

César Vallejo, ese constante fugitivo que pasó breve e intensamente por la vida, ese nómada de la pobreza que hizo de la condición itinerante, del cuarto de hotel, el domicilio precario de la poesía, el mismo que había percibido en su temprana juventud el "vaporcito encantado siempre lejos", llega hoy — 18 de marzo de 1992 — a la celebración del centenario de su nacimiento, cargado de la gloria póstuma con la que no pudo soñar en vida, cuando decía: "Yo nací un día que Dios estuvo enfermo".

Este aniversario — al que la UNESCO se adhiere — se celebra en París, en la misma ciudad donde Vallejo "se muere de nada, de no se sabe qué" — como se pregunta César Miró — después de haber vivido los últimos catorce años de su vida en un luchar cotidiano contra el hambre, ese sufrimiento que lo llevaría a confesar: "Dios sabe hasta qué bordes espeluznantes me he asomado colmado de miedo, temeroso de que todo se vaya a morir a fondo para mi pobre ánima viva".

Un temor que era, en realidad, un coquetear permanente con la muerte, su compañera desde los días de *Los heraldos negros*, muerte con la que convive — "No poseo para expresar mi vida sino mi muerte", nos dijo — como si tuviera abierta siempre la herida en la que señala, mordaz e irónico, el sitio en que está clavado el cuchillo.

Pese a que la poesía de Vallejo es poesía enervada de llanto, de una soledad y desesperación que son su constante carga, no es poesía que refleje un auto-compasivo mirarse en el propio espejo, como hacen tantos poetas. Su poesía es, por el contrario, la expresión de una nerviosa impaciencia por abrir brechas en la injusticia, por transpirar las miserias de los demás, por arrojar al rostro de los intelectuales osilizantes puñados de mundo renovado.

Aunque a veces se diga "por qué me dan así tanto en el alma" y labre los surcos de sus emociones con un arado que le duele profundamente, Vallejo quiere lavar a la poesía del gusto almibarado que le da la sensibilidad

Vallejo veut laver la poésie de la mièvrerie qui lui infuse la sensiblerie régnante et lui restituer, sans être freiné par un intellectualisme intentionnel, sa pureté originelle qui n'est pas autre chose que "la pureté de la mer et non la pureté de l'eau distillée", comme le précise José Bergamin.

C'est Bergamin aussi qui, devant *Trilce*, s'exclame: "Par ce langage disjoint, par cette armature squelettique passent, comme à travers un réseau dense de cables, un courant imaginatif, une vibration, un frisson d'extrême tension poétique: grâce à elle se décharge, par des éclairs lumineux et ardents, le sens profond et triste d'une raison purement humaine".

Car Vallejo ne garde rien pour lui; il dévide la bobine de ses vers jusqu'à ce que le fil tendu puisse faire voler la comète de l'espérance dans un ciel lointain, jusqu'à ce que la paroi touche les nerfs, les cartilages et les os de son humanité transie de froid. "Pour cela — comme le dira Mariátegui — , il se dépouille de tout ornement rhétorique, il se devêt de toute vanité littéraire, il parvient à la plus austère, la plus humble, la plus orgueilleuse simplicité de la forme, c'est un mystique de la pauvreté qui se déchausse pour que ses pieds nus connaissent la dureté et la cruauté de sa route".

Mots de sa langue natale et mots espagnols, expressions de tous les jours et adjectifs inattendus se mêlent dans le creuset du sang métis qui court dans ses veines. Vallejo clame: "Que la race se grave dans mes mots comme une étoile de sang à fleur de muscle". Cette chaleur lui permet de s'écrier: "Ces battements de sang sont les crépitements de quelque pain qui grille por nous à la porte du four".

Le poète Vallejo, le "cholo Vallejo", le "Huaco"¹ comme l'appellent ses compatriotes, la "Vallée Vallejo" que chante Gerardo Diego, n'est autre que le Vallejo qui scelle "la première alliance poétique de la langue espagnole et des lèvres indiennes", comme l'affirme Pablo Antonio Cuadra. "L'homme que ce peuple, qui est le nôtre, a choisi pour dire son chagrin et son espérance, pour chanter sa tristesse et sourire de la mort", comme le définit César Falcón.

Un poète qui passe de sa région au monde, qui dans ses vers se hisse de son village natal à la condition unique d'homme universel, un

1. Cholo: Métis de blanc et d'indien.
Huaco: Figure de céramique.

reinante y devolverle, sin frenos de meditada intelectualidad, su original pureza, que no es otra que "pureza de mar, no pureza de agua destilada", como precisa José Bergamín.

El mismo Bergamín que ante *Trilce* exclama: "Por este descoyuntado lenguaje, por esta armazón esquelética se transmite, como por una apretada red de cables acerados, una corriente imaginativa, una vibración, un estremecimiento de máxima tensión poética: por ella se descarga a chispazos luminosos y ardientes, el profundo sentido y sentimiento de una razón puramente humana".

Vallejo no guarda, pues, nada para sí: suelta el carrete de sus versos hasta que el hilo tenso pueda pasear la cometa de la esperanza por un lejano cielo, hasta que la palabra toca los nervios, cartílagos y huesos de su aterida humanidad. "Se despoja por eso — como dirá Mariátegui — de todo ornamento retórico, se desviste de toda vanidad literaria, llega a la más austera, a la más humilde, a la más orgullosa sencillez en la forma, es un místico de la pobreza que se descalza para que sus pies conozcan desnudos la dureza y la crueldad de su camino".

Vocablos nativos y castellanos, palabras de todos los días y adjetivos inesperados se funden en un crisol a la temperatura de la sangre mestiza que recorre sus venas. Grita Vallejo: "Y lábrase la raza en mi palabra,/ como estrella de sangre a flor de músculo". Una temperatura que le permite exclarar: "Esos golpes sangrientos son las crepitaciones/ de algún pan que en la puerta del horno se nos quema".

El poeta Vallejo, "el cholo Vallejo", el "Huaco", como lo llaman sus compatriotas, el "Valle Vallejo" al que canta Gerardo Diego, no es otro que el Vallejo que sella "la primera verdadera alianza poética de la lengua española con los labios del indio", como sostiene Pablo Antonio Cuadra, el "hombre que este pueblo nuestro escogió para decir su pesadumbre y su esperanza, para cantar su tristeza y sonreírse de la muerte", como lo define César Falcón.

Un poeta que transita de la comarca al mundo, que se encrespa con sus versos desde su pueblo nativo a la condición única del hombre universal; un poeta capaz de escribir "Jamás tan cerca arremetió lo lejos", no puede ser indiferente a la UNESCO. Por eso queremos darle a esta conmemoración la dimensión internacional que reflejan las preocupaciones y objetivos de nuestra Organización: la dimensión del hombre que trata de reconstruir una renovada unidad a partir de su condición fragmentaria, ese hombre reconciliado con

poète capable d'écrire: "Jamais le lointain ne s'est hasardé si près", ne peut pas être indifférent à l'UNESCO. C'est pour cela que nous voulons donner à cette commémoration la dimension internationale que reflètent les préoccupations et les objectifs de notre Organisation: la dimension de l'homme qui tente de reconstruire une unité renouvelée à partir de sa condition fragmentaire, un homme réconcilié avec les autres et avec soi-même, celui qui cherche les racines du particulier dans le rêve d'un nouvel humanisme universel. Mais si c'est bien là la vocation explicite de l'UNESCO, dans laquelle peut se reconnaître la poésie de Vallejo, nous ne pouvons pas oublier, dans le cadre de cette célébration, l'avertissement ironique du même poète:

"Et si après une si longue histoire, nous
succombons, non pas d'éternité,
mais de ces choses simples, comme être
dans sa maison ou se mettre à penser!".

los otros y consigo mismo, el que busca las raíces de lo particular en el sueño de un nuevo humanismo universal. Pero si esta es la vocación explícita de la UNESCO en que puede reconocerse la poesía de Vallejo, no podemos olvidar en el marco de esta celebración lo que irónicamente nos advertía él mismo poeta:

"¡Y si después de tanta historia sucumbimos.
No ya de eternidad,
sino de esas cosas sencillas, como estar
en la casa o ponerse a cavilar!"

CÉSAR VALLEJO: LA TRAVERSÉE DE L'ABSURDE

Elqui BURGOS

C'est alors que vient juste de s'éteindre la voix lumineuse de Rubén Darío — figure tutélaire du modernisme, le premier grand mouvement littéraire en Amérique Latine — et au moment où apparaissent diverses tendances rénovatrices, que César Vallejo inaugure avec *"Los Heraldos Negros"* (Lima, 1919) son aventure poétique singulière. Aventure en deux temps, dans ses grandes lignes. D'abord, au Pérou: en route vers le royaume de l'absurde. Ensuite, l'Europe frères bien-aimés! Entre ces deux étapes se place une profonde crise spirituelle qui oblige le poète à reconsiderer sa vision du monde, une crise sans doute parmi les plus terribles, les plus dévastatrices pour un créateur: c'est cette crise même qui m'attire tout particulièrement, qui me séduit et me fascine.

Les traces que l'on peut relever de cette évolution idéologique et esthétique, de ce conflit, sont à l'évidence multiples. On se limitera ici à les esquisser à grands traits en ne soulignant que certains aspects poétiques.

Si Vallejo, dans *"Los Heraldos Negros"* est marqué par le modernisme dans le choix de son langage ou de certains thèmes notoires, il y affirme déjà quelques-uns des grands motifs et surtout une tension émotionnelle sous-jacente dans ses vers qui sont la préfiguration d'une voix qui sera désormais authentiquement la sienne.

Il y a dans ses poèmes une série d'interrogations, de doutes, une aptitude à assumer la douleur d'autrui, voire à se sentir coupable de la misère du prochain, au point de considérer sa propre existence comme un vol. Il considère que le drame de l'être humain, c'est justement son existence même; qu'il n'y a de vie qu'accompagnée de la présence épouvantable du mal, que le dieu — incapable de contrôler sa création — ne sera que maladresse, hostilité ou indifférence face à la douleur. À l'impossibilité de comprendre le pourquoi de notre destinée néfaste, le poète opposera la certitude cruelle de la souffrance humaine: vision tragique, pierre angulaire de l'angoisse qui germe dans ses poèmes comme les fleurs de la mort.

CÉSAR VALLEJO: CAMINANDO EN EL REINO DEL ABSURDO

Elqui BURGOS

Apenas se extingue la luminosa voz de Rubén Darío — figura tutelar del modernismo, primer gran movimiento literario en América Latina — y, coincidiendo con la aparición de diversas tendencias de renovación, César Vallejo con su libro "Los Heraldos Negros" (Lima, 1919) inaugura su singular aventura poética. Aventura que comprende, en líneas generales, dos períodos. El primero: En el Perú, caminando hacia el reino del absurdo. El segundo: Hermanísimos hermanos, que se desarrolla en Europa. Entre ambas etapas se da una profunda crisis espiritual que obliga al poeta a replantear su visión de mundo. Crisis que tal vez sea una de las más terribles y devastadoras por la que un creador atraviesa y que particularmente me atrae y me seduce hasta la fascinación.

Indudablemente, son múltiples las huellas que podemos rastrear de esta evolución ideológica y estética, de este conflicto. Nosotros nos limitaremos a esbozarla, muy a vuelo de pájaro, incidiendo sólo en uno que otro aspecto poético.

Si bien Vallejo en "Los Heraldos Negros" sufre la impronta del modernismo, en la elección de un lenguaje o en la notoria presencia de ciertos temas, a su vez ya están presentes algunos de los grandes motivos y, sobre todo, una tensión emotiva que subyace en sus versos, que prefiguran desde entonces su auténtica voz.

Hay, en sus poemas, una serie de preguntas, de dudas, una capacidad por asumir el dolor ajeno, incluso el de sentirse culpable por la miseria del prójimo que lo lleva a considerar su propia existencia como un robo. Considera que el drama del ser humano es precisamente su misma existencia, que no hay vida sin la pavorosa presencia del mal, que la divinidad — incapaz de controlar su creación — se mostrará entonces torpe, hostil o indiferente ante su dolor. El poeta, ante la imposibilidad de explicarse el por qué de nuestro nefasto destino, opondrá la cruel certeza del sufrimiento humano, dolorosa visión, piedra angular de su angustia, que en sus versos germina como flores de muerto.

Les critiques s'accordent à repérer dans son œuvre la présence d'une symbolique chrétienne. Mais cette symbolique, Vallejo l'humanise: c'est ici-bas qu'il la conduit, passion et mort d'un Jésus non déifié...

Pour Vallejo, la grandeur humaine — plus haute que celle de Dieu — s'affirme à travers la souffrance. Car l'homme ne souffre pas que sa vie et sa mort: il souffre aussi pour son prochain et pour Dieu lui-même, que pourtant "ses Maries ne quittent pas"... Il ne se résigne pas: il s'insurge, se révolte contre le destin, se répand en imprécations en pointant un doigt déicide.

Dans *Trilce*, l'aspiration à l'unité est un désir impossible à satisfaire, dans un monde dont Dieu est pratiquement absent.

La vie y est conçue de façon négative, comme derrière des barreaux. De la monotonie des répétitions dans le temps, qu'il s'agisse des choses, des animaux ou des hommes, naît un profond ennui existentiel. Et il est vain d'invoquer le foyer, cet image paradisiaque d'un univers familier étayé par l'affection et l'infinie tendresse de la mère. Aujourd'hui, le passé est un cœur déchiré qui déplore les malheurs de l'amour, la mort de la mère, et l'avenir est sa limite incontournable.

Ayant renoncé à s'adresser à Dieu pour comprendre la douleur humaine, le poète découvre sa solitude terrible et absolue d'orphelin sur la terre. Il n'y a plus d'espoir de parvenir à l'unité. Vallejo entre dans l'univers de l'absurde, dans un monde dépourvu de sens. "*Absurde, il n'y a que toi qui soit pur*". Comme l'a noté si justement Américo Ferrari, "l'absurde, c'est d'abord cette vision de réalités hétérogènes qui voisinent et se heurtent, sans jamais parvenir à se fondre en une unité rêvée mais impossible"¹.

Du point de vue de la forme, *Trilce* est une tentative désespérée pour capter librement l'angoisse existentielle: altération de la syntaxe, mise en question du sens logique des mots. Ici, le poète ajoute un graphème pour enrichir le sens; là il s'élance dangereusement vers l'abîme de l'incompréhensible. Et paradoxalement, cette liberté apparaît comme sa propre limite: la porte s'ouvre sur le silence.

Pour Vallejo, c'est bien la conscience excessive de la réalité qui conduit à la mort spirituelle du poète, au silence de sa plume, à la mort de l'écriture.

1. In: César VALLEJO. Coll. "Poètes d'aujourd'hui". Ed. Pierre Seghers 1967.

Coinciden los críticos en señalar la presencia de una simbología cristiana en su obra. Pero simbología que Vallejo humaniza, la hace caminar en tierra, es la pasión y muerte de Jesús no divinizado.

Para Vallejo, la grandeza humana, superior a la de Dios, se dá a través del sufrimiento, pues no sólo sufre su vida y su muerte, también se duele por el prójimo y por la misma divinidad que no tiene Marías que se van. Vallejo, el hombre, no se resigna, se insurge, se rebela contra el destino apostrofando con el dedo deicida.

En "Trilce", la aspiración a la unidad se revela como un anhelo de realización imposible, en un mundo en el cual dios prácticamente desaparece.

Concepción negativa de la vida, percibida como encerrada en una prisión. La monótona repetición en el tiempo, sea en las cosas, en los animales o en el hombre, produce un gran hastío existencial. Y de nada sirve invocar el hogar, visión edénica del universo familiar consolidado por la afectividad e inmensa ternura de la madre. En el presente, el tiempo pasado es un corazón desgarrado que lamenta las miserias del amor, la madre muerta; y el tiempo futuro, su irremediable límite.

Habiendo desecharido todo diálogo con la divinidad para explicarse el dolor humano, el poeta constata su terrible y total orfandad terrenal. Ya no es posible la esperanza de alcanzar la unidad. Vallejo desemboca en el reino del absurdo, en un mundo sin sentido. "*Absurde, il n'y a que toi qui sois pur*". "*L'absurde, c'est d'abord cette vision de réalités hétérogènes qui voisinent et se heurtent sans jamais parvenir à se fondre en une unité rêvée mais impossible*", tal como bien señala Américo Ferrari¹.

En cuanto a la forma, "Trilce" es el desesperado intento por captar la angustia existencial de la manera más libre: alteración de la sintaxis, cuestionamiento del sentido lógico de las palabras. En algunas ocasiones, al poeta le basta añadir un grafema para enriquecer el sentido o, en otras, su fraseo peligrosamente se abisma en lo incomprensible. Paradójicamente esta libertad se manifiesta como su límite, puerta que se abre al silencio.

En Vallejo, es una conciencia excesiva de la realidad que da lugar a la muerte espiritual del poeta; además, al enmudecimiento de su pluma, a la muerte de la escritura.

1. In: César VALLEJO. Coll. "Poètes d'aujourd'hui". Ed. Pierre Seghers 1967.

C'est bien un drame terrible pour un créateur sceptique. La question ne peut être éludée: que faire, comment briser le vide, rompre le silence? Dès lors qu'on est convaincu que la vie est absurde, irrationnelle, rien n'a plus de sens — et la poésie non plus.

On peut certes réagir de bien des façons: tel poète, blessé, se réfugie dans le silence; tel autre choisit le suicide, comme le péruvien José María Arguedas. Pour être toute autre, la réaction de Vallejo n'en est pas moins douloureuse et désespérée.

En 1923, il abandonne le Pérou. Il part pour l'Europe. À Paris, la situation de Vallejo est précaire, difficile. Néanmoins c'est avec acharnement qu'il se remet en question, définit ses positions. Littérairement, politiquement, il se cherche. Jusqu'en 1929, ce seront des années de formation, d'approche du marxisme. C'est une période de transition, de rares poèmes, d'évolution idéologique, dont on peut dire qu'elle s'achève avec son premier voyage en Russie.

Il faut maintenant souligner la remarquable lucidité avec laquelle il distingue deux pratiques, deux types de discours — la politique et la littérature. Chacune a ses exigences, ses lois; elles sont autonomes, sans être contradictoires. "En tant qu'homme, je peux sympathiser avec la Révolution et travailler pour elle; mais en tant qu'artiste, il n'est pas dans mes mains — ni dans celles de personne — de contrôler la portée politique que peuvent receler mes poèmes."

Le dépassement de la crise le ramène à l'écriture: lentement, progressivement, naissent "Poemas Humanos". La guerre civile en Espagne est le choc émotif, déchirant, qui fera fraterniser son écriture avec l'espoir. L'homme pourra retrouver une communauté fraternelle, solidaire, universelle, grâce à la révolution socialiste. L'évolution idéologique marque aussi l'esthétique. Dans "España, aparta de mí este cáliz", son inquiétude ontologique s'est incarnée. Elle est devenue quotidienne, sociale, historique. Il est Espagne, il est Ramón Collar le milicien qui meurt et ressuscite...

Salut, César — vieux fils de l'Homme! Enfin, c'est une façon de parler, et pardonne ma tristesse.

(Traduit par J. ROZENKIER)

Texte publié dans la *Revue France-Amérique Latine*, Nouvelle Série, N° 3; avril 1988.

He aquí el drama terrible por el cual un creador con una visión escéptica podría atravesar. En este caso, las preguntas que necesariamente se imponen son qué hacer, cómo quebrar el vacío, cómo romper el silencio, pues si hemos llegado a la convicción que la vida es absurda, irracional, entonces ya nada tiene sentido, ni la misma poesía.

Indudablemente, son múltiples las repuestas posibles. Desde el poeta que herido se refugia en el silencio absoluto hasta él que opta por el suicidio como fue el caso de José María Arguedas, en el Perú. Y, si bien la respuesta de Vallejo es distinta, no por eso menos dolorosa y desesperada.

El año 1923, Vallejo abandona el Perú, viaja a Europa. Inestable y difícil es su situación en París; no obstante, afanosamente se cuestiona, deslinda posiciones, se busca, tanto en lo literario como en lo político. Hasta el 29, serán años de formación, de acercamiento al marxismo. Período de transición y escasos poemas. Evolución ideológica que podemos decir concluye con su primer viaje a Rusia.

Y, aquí, debemos subrayar su notable "lucidez para diferenciar dos actividades y dos tipos de discurso — el político y el literario —, cada cual con sus propias exigencias, sus propias leyes, autónomos más no contradictorios: "En tant qu'homme, je peux sympathiser avec la Révolution et travailler pour elle, mais en tant qu'artiste il n'est pas dans mes mains, ni dans celles de personne, de contrôler la portée politique que peuvent receler mes poèmes".

La superación de la crisis lo encamina nuevamente a la escritura y lenta, paulatinamente, surge "Poemas Humanos". El advenimiento de la Guerra Civil de España es el golpe emotivo, desgarrador, que hermana su escritura y la esperanza, en donde la reintegración del hombre a una comunidad fraterna, solidaria, universal, será posible por medio de la revolución socialista. Su evolución ideológica ha incidido también en su estética. En "España aparta de mi este cáliz" su preocupación ontológica se ha encarnado, se ha hecho cotidiana, social, histórica. Es España, es Ramón Collar, el miliciano que muere y resucita.

¡Salud César, viejo hijo del Hombre!, digo, es un decir, y perdona la tristeza.

Texto publicado en *Revista France-Amérique Latine*, Nouvelle Série, N° 3; abril de 1988.

BIOESQUISSES

Alejandro CALDERÓN

V

Je me leurre en parlant avec moi de
maux qui ne sont même pas miens,
j'assiste, les jambes perplexes, à des
rendez-vous où c'est moi que je retrouve,
la situation est si fréquente que
je cours hors de moi pour ne pas tomber sur place,
je ferme la bouche en sachant bien que
le danger m'escorte car je le nourris,
et en fuyant je comprends que je continue
de filer la scène mais mort sous la terre.

XV

Je repose ici, squelette de vent,
en désirant écrire ce que je pense,
ourtant je m'asphyxie dans l'illusion
qui m'a précipité hors de mon corps.
Pourquoi redevenir ce qu'être
n'a jamais permis d'être. Sur
le papier je m'étendais telle une herbe
mauvaise car toujours dès mon enfance
j'ai préféré la vague de la fenêtre.
Dis-moi, temps, qui donc me dérobe
cette impression que mes jointures
n'étaient pas seulement la trame de l'erreur.
Ici où chaque chose arrive à la
vitesse d'un cauchemar et où
le vent anéantit mes souvenirs,
je suggère au nouveau-né de ne pas
fuir plus qu'il n'est nécessaire.

(Traduit par Claude COUFFON)

BIOBOCETOS

Alejandro CALDERÓN

V

Me engaño hablando commigo de dolencias que ni siquiera tengo, asisto con piernas perplejas a citas donde yo mismo me encuentro, ésto sucede tan frecuente que corro de mí por no caer desplomado, cierro la boca sabiendo que el peligro me sigue porque lo alimento, huyendo me doy cuenta que sigo hilvanando la escena mas inhumado.

XV

Aquí yazgo, esqueleto de viento, queriendo escribir lo que pienso, pero me asfixio en la ilusión que me precipitó del cuerpo. Para qué volver a ser lo que ser nunca permitió ser. En el papel me extendía como hierba mala porque de niño siempre preferí la ola de la ventana. Quién me roba, dilo tiempo, la impresión de que las articulaciones no fueron sólo trama del error. Aquí donde las cosas suceden a velocidad de pesadilla y donde el viento allana mis recuerdos, sugiero, al recién nacido, no huir más de lo que no es necesario.

VALLEJO, UN CHRONIQUEUR À PARIS

"Tout ce que j'ai dit jusqu'ici
n'est que mensonge"

Fernando CARVALLO

Vallejo, qui durant les années passées à Lima avait gagné sa vie comme instituteur, allait tenter du moins pendant ses sept premières années à Paris (1923-1930) de le faire comme journaliste. Né dans la région montagneuse de Trujillo, petit-fils de deux prêtres espagnols, son arrivée à Lima le 30 décembre 1917 pour se remettre d'une tentative de suicide, ne fut pas le début d'une période facile. Il devra abandonner Lima précipitamment en juin 1923 après la perte successive de modestes emplois et surtout la perspective de la réouverture d'un procès pour des excès carnavalesques qui avaient coûté la vie à un jeune homme de Santiago de Chuco. À Lima furent publiés les deux seuls recueils de poèmes qui lui donnèrent de son vivant une certaine notoriété, mais ses dernières paroles alors qu'il quittait définitivement le Pérou furent pour déplorer ne pas pouvoir descendre du bateau "Oroya", lors de son passage à Trujillo pour charger un ami de son dossier "qui était revenu sur le tapis noir du tribunal".

Les diligentes recherches de Jorge Puccinelli¹ permirent de retrouver des exemplaires du journal de Trujillo "El Norte", auquel Vallejo commença à collaborer dès son arrivée à Paris. Jusqu'en 1930, Vallejo publia au total dans ce journal 37 articles, 126 dans la revue liméenne "Mundial" et 41 dans la revue "Variedades". En février 1929, commençait une collaboration qui dura vingt mois avec le quotidien de Lima "El Comercio", qui publia 23 articles de Vallejo. Cet ensemble de textes écrits "*pro pane lucrando*", s'ajoute à d'autres collaborations dans des publications péruviennes et étrangères. Il s'agit donc d'un aspect considérable de sa production qui n'a pas été suffisamment analysé à la mesure de sa valeur indéniable pour comprendre processus et établir le contexte de sa poésie. Durant les sept premières années à Paris, Vallejo écrivit une moyenne

1. Jorge PUCCINELLI, "César Vallejo. Desde Europa. Crónicas y Artículos 1923-1938". Ediciones Fuente de Cultura Peruana. Lima, 1987.

VALLEJO, UN CRONISTA EN PARÍS

"Todo lo que llevo dicho hasta aquí es mentira".

Fernando CARVALLO

Vallejo, que durante los cinco años pasados en Lima se había ganado la vida como profesor de escuela primaria, intentará al menos durante sus primeros siete años en París (1923-1930) hacerlo como periodista. Nacido en la sierra de Trujillo, nieto de dos sacerdotes españoles, su llegada a Lima el 30 de diciembre de 1917 para reponerse de una tentativa de suicidio, no significó el comienzo de una experiencia fácil. Abandonaría Lima precipitadamente en junio de 1923 después de sucesivas pérdidas de modestos empleos y sobre todo ante la perspectiva de la reapertura de un juicio por desmanes carnavalescos que habían costado la vida a un joven en Santiago de Chuco. En Lima se publicaron los dos únicos poemarios que le dieron en vida una cierta notoriedad, pero sus últimas palabras antes de dejar definitivamente el Perú fueron para deplorar no poder bajar del barco "Oroya" a su paso por el puerto de Trujillo y para encargar a un amigo la gestión de su expediente, que "ha vuelto al tapete negro del tribunal".

Las diligentes investigaciones de Jorge Puccinelli¹ permitieron hallar ejemplares del diario trujillano "El Norte" al que Vallejo comenzó a enviar colaboraciones pocos días después de su llegada a París. En total, hasta 1930 Vallejo publicó en él 37 artículos, 126 en la revista limeña "Mundial" y 41 en la revista "Variedades". En febrero de 1929 inició una colaboración durante veinte meses con el cotidiano de Lima "El Comercio" que le publicaría 23 artículos. Este núcleo de textos escritos "*pro pane lucrando*" debe ser añadido a otras colaboraciones en publicaciones peruanas y extranjeras. Se trata pues de un aspecto considerable de su producción que no ha sido aún suficientemente analizado pese a su innegable valor para comprender su proceso y establecer el contexto de su poesía. Durante los primeros siete años en París Vallejo escribió en promedio un artículo cada diez días, dejando así

1. Jorge PUCCINELLI,, "César Vallejo. Desde Europa. Crónicas y Artículos 1923-1938". Ediciones Fuente de Cultura Peruana. Lima, 1987.

d'un article tous les dix jours, laissant ainsi trace de ses lectures, de ses rencontres, de son assimilation à la réalité française et internationale, de l'évolution de son critère esthétique, de ses idées politiques, de ses préférences dans le cinéma, le théâtre, la musique, les arts plastiques, la science, la mode et les sports. Son œuvre journalistique est à la fois un exercice de style et un moyen de se maintenir près de la totalité du réel. Nous pouvons ainsi passer des sessions de l'Académie Française au dernier Salon de l'Automobile, de la peinture cubiste à l'apparition de la jupe courte, des discussions de la première après-guerre à un délicieux match de tennis féminin, du jazz au savon, des plages à la mode reine de la colonie péruvienne, de Chaplin aux crimes passionnels, et des voitures modernes capables de rouler à 80 Km heure à la philosophie de Nietzsche. On peut distinguer des chroniques plus personnelles (l'auteur participant à l'objet de la narration) dans des textes sobres pleins d'érudition, et qui renvoient à des sondages (sur l'adultère ou les intentions de vote) les débats du Parlement et des rapports scientifiques. Vallejo journaliste avait conscience de ses lecteurs et on peut observer la manière dont il a su adapter le thème et le ton, selon que son texte était destiné à Lima la frivole ou à Trujillo la rebelle.

Tout au long de son œuvre journalistique on peut ressentir la relation entre le jeune poète venu de sa province sud-américaine et la ville de Paris. Sa poésie également laisse entrevoir cette tension. ("Il y a, ma mère, un endroit en ce monde qui s'appelle Paris, un endroit très grand et lointain et encore très grand. Même à Paris, je suis maintenant devenu un fils")². Depuis ses premières entrevues avec des écrivains consacrés tels que les García Calderón ou Gómez Carrillo, jusqu'à l'appréciation du séjour parisien du peintre Macedonio de la Torre, Paris apparaît comme la scène où se joue la trame de la relation d'une vie avec l'œuvre dont elle est imprégnée. En 1926, il termine une chronique par une affirmation caractéristique "Il est écrit qu'à Paris tout est possible. Tout à coup arrive une bonne chose qui aussitôt s'achève"³.

C'est peut-être plus qu'un hasard si la première chronique écrite en Juillet 1923, présente de façon théâtrale quelques-uns des grands thèmes de l'expérience parisienne de Vallejo⁴. Un andalou "de souche héraldique"

2. En 1988 l'Ambassade du Pérou en France a publié à Paris, une édition bilingue des poèmes sur Paris.

3. PUCCINELLI, *op. cit.*, p. 163.

4. PUCCINELLI, *op. cit.*, p. 5 y 6.

huellas de sus lecturas, sus encuentros, su asimilación de la realidad francesa e internacional, la evolución de su criterio estético y de sus ideas políticas, de sus aficiones en el cine, el teatro, la música, las artes plásticas, la ciencia, la moda y los deportes. Su obra periodística es un ejercicio de estilo a la vez que un medio para mantenerse ligado a la totalidad de lo real. En ella podemos pasar de las sesiones de la Academia Francesa al último Salón del Automóvil, de la pintura cubista a la aparición de la falda corta, de las discusiones de la primera posguerra a un delicioso match de tenis femenino, del jazz al jabón, de las playas de moda a la reina de la colonia peruana, de Chaplin a crímenes pasionales y de modernos coches capaces de desplazarse a 80 kilómetros por hora a la filosofía de Nietzsche. Se puede distinguir crónicas más personales (con el autor participando en la acción narrada) de sobrios textos que despliegan erudiciones y remiten a sondeos (sobre el adulterio o las intenciones de voto), debates en el Parlamento e informes científicos. Vallejo periodista era consciente de sus lectores y se puede notar cómo ha adaptado el tema y el tono según que su texto se destinara a Lima la frívola o Trujillo el rebelde.

A todo lo largo de su obra periodística puede sentirse el peso de la relación entre un joven poeta venido de una provincia sudamericana y la ciudad de París. De esta tensión también su poesía ha dejado rastro ("Hay, madre, un sitio en el mundo, que se llama París, un sitio muy grande y lejano y otra vez muy grande"; "Hasta París ahora vengo a ser hijo")². Desde sus primeras entrevistas con escritores consagrados, como los García Calderón o Gómez Carrillo, hasta su evaluación de la estadía parisina del pintor Macedonio de la Torre, París aparece como el escenario en que se juega la trama de la relación de una vida con la obra de que está preñada. En 1926 concluye una crónica con una afirmación característica: "Está escrito que en París todo es posible. De buenas a primeras sucede una cosa y sanseacabó"³.

Es quizás más que un azar si la primera crónica, escrita el mes de julio de 1923, presenta de manera casi teatral algunos de los grandes temas de la experiencia parisina de Vallejo.⁴ Un andaluz de "heráldica cepa" lo aborda en los Campos Elíseos y le propone ir a Montmartre. Un tarambana, cuyo uso de "palabras galas ha despertado aún más mi curiosidad" y que resumiendo el resultado de sus aventuras advierte al peruano inexperimentado: "¿Por qué

2. En 1988 la Embajada del Perú en Francia publicó en París una versión bilingüe de los poemas referidos a París.

3. PUCCINELLI, *op. cit.*, p 113.

4. PUCCINELLI, *op.*, pp. 5 y 6.

l'aborde sur les Champs-Elysées et lui propose d'aller à Montmartre. Un écervelé, "dont l'usage de mots vantards a éveillé encore plus ma curiosité" et qui, résumant le résultat de ses aventures met en garde le péruvien inexpérimenté : "Pourquoi, vous, américains, admirez-vous ces villes lépreuses d'Europe; Paris? Paris n'est qu'un déclin lent et glauque. Ici tout est fini..." Il n'est pas difficile d'imaginer le jeune poète répliquant à son initiateur dans l'art de vivre, dont il se sent très rapidement déjà l'ami, et lui expliquant: "je suis un ouvrier du Pérou qui vient connaître le vieux continent, mais naturellement je voudrais travailler". Le premier ami occasionnel de la rue, oiseau de mauvais augure, se limita à un éclat de rire et à une invitation à dîner.

Mais il est vrai que Vallejo avait besoin de travailler. Un an ne s'était pas encore écoulé depuis son arrivée à Paris, qu'il écrivait à son ami, le poète et diplomate Pablo Abril de Vivero, à propos d'un texte envoyé à Madrid: "Pensez-vous, Pablo, qu'il serait possible de le faire publier ? mais bien sûr en échange de quelques petites pesetas pour l'ouvrier. Que vais-je devenir? Il faut que je me débrouille pour vivre. En fait, je n'ai ni métier, ni profession, rien. Mais j'ai grande envie de travailler et de vivre ma vie avec dignité, Pablo! Je ne suis pas un bohème. La misère me fait mal et elle n'est pas une jouissance pour moi comme elle l'est pour d'autres. Serais-je né si désarmé que je ne puisse lutter contre le monde?"⁵. Quelques mois plus tard, on retrouve de nouveau ses questions et ses exigences dans une lettre adressée à son ami Larrea, poète espagnol: "Juan! il faut travailler comme tu le dis si bien, mais il faut aussi vaincre de manière circonstantielle. Il faut s'imposer aux autres, leur exiger de se soumettre, qu'ils donnent de l'argent, le bonheur auquel nous avons droit. Il faut s'en remettre aux circonstances et au menu relief social pour être heureux et se procurer un travail meilleur et plus sérieux. Cela je me le dis et me le répète. Il ne suffit pas que tu aies de la valeur en toi et vis-à-vis de toi-même; il faut être valable pour les autres et par rapport aux autres, aujourd'hui, demain et toujours. N'est-il pas vrai Juan?"⁶. De telles exhortations n'allaient pas empêcher Larrea, se prévalant de sa qualité d'ami intime de Vallejo, d'élaborer une interprétation de la vie et de l'œuvre

5. VALLEJO. "Obra Poética". Édition critique établie par Américo Ferrari. Colección Archivos, España 1988, p. 706.

6. *Id.*, p. 707.

admiran ustedes, los americanos, estas urbes cancerosas de Europa? ¿París? París es un ocaso lento y verdoso. Aquí todo ha terminado..." No es difícil imaginar al joven poeta replicando a su iniciador en el arte de vivir, del cual al cabo de poco se siente ya amigo, para explicarle "que soy un obrero del Perú; que vengo por conocer el viejo continente, pero que, naturalmente quisiera trabajar". El casual y agorero primer amigo de la calle, al oír lo de trabajar, se limitó a contestarle con carcajadas y la invitación de la cena.

Pero era verdad que Vallejo necesitaba trabajar. Antes de cumplir un año en París escribía a su amigo poeta y diplomático Pablo Abril de Vivero, a propósito de un texto enviado a Madrid: "¿No cree usted, Pablo, que sea posible hacerlo publicar? Pero, siempre, a cambio de algunas pesetas para el operario. ¡Qué voy a hacer! Tengo que ver de agenciarme la vida. Yo no tengo, en verdad, oficio, profesión ni nada. Sin embargo tengo afán de trabajar y de vivir mi vida con dignidad, ¡Pablo! Yo no soy bohemio: a mí me duele mucho la miseria, y ella no es una fiesta para mí, como lo es para otros... ¿Será que he nacido desarmado del todo para luchar con el mundo?"⁵. Unos meses más tarde, hallamos nuevamente sus preguntas y autoexigencias en carta a su amigo Juan Larrea, poeta español: "¡Juan! Hay que trabajar, como tú muy bien lo dices, pero también hay que vencer circunstancialmente. Hay que imponerse a los demás, hay que exigir a los demás vasallajes, dineros, la dicha a que tenemos derecho. Date a las circunstancias, entrégate al menudo relieve social para que puedas ser dichoso y procurarte una labor mejor y más seria. Esto me digo y me repito. No basta que valgas en tí y ante tí; menester es que valgas en los otros y ante los otros, hoy y mañana y siempre. ¿No es verdad Juan?"⁶. Tales exhortaciones no impedirían que Larrea, pertrechado en su calidad de amigo íntimo, elaborase una interpretación de la vida y de la obra de Vallejo a la que no es ajena su idea de "la ingénita propensión parasitaria" del poeta peruano.

Todavía en una crónica de 1926 toma parte en el debate sobre las ayudas sociales a los escritores sin recursos pronunciándose a la vez contra la arrogancia de los escritores arribistas y la falsa piedad de los asistencialistas. Mostrando un sorprendente optimismo, pese a sus dificultades económicas y al hecho de llevar varios años sin publicar, sostiene: "Para salvar de la miseria a los escritores no hay sino que desconfinar al escritor de su concha

5. VALLEJO. "Obra Poética". Edición crítica a cargo de Américo Ferrari. Colección Archivos, España 1988, p. 706.

6. *Id.*, p. 707.

de Vallejo d'où n'était pas absente son idée d'une "propension parasitaire innée" du poète péruvien.

En 1926, il prend part encore à un débat sur les aides sociales aux écrivains sans ressources, se prononçant en même temps contre les écrivains arrivistes et la fausse piété des "assistentialistes". Montrant un surprenant optimisme, malgré les difficultés économiques et le fait de n'avoir rien publié depuis plusieurs années, il soutient que "pour sauver les écrivains de la misère, il n'est que de sortir l'écrivain de sa coquille professionnelle afin qu'il lance ses tentatives et ses possibilités humaines dans toutes les directions.... S'il y a une activité dont il ne faut pas faire profession c'est bien celle de l'art (...) Il faut que le poète sache et sente directement dans sa propre peau, comment on coupe du bois, comment on saute un obstacle, comment on ouvre un canal d'irrigation, comment on charge un fardeau, comment on balaie le sol, comment on stimule un troupeau de gras cochons, comment on gravit une montagne, comment on casse la glace, comment on cuît l'aigle au vin, comment on attache le taureau sauvage, comment on fait marcher une dynamo, comment on sue en Afrique, comment on trime dans les mines, comme est douloureux le coup de vent sur la mer ou sur l'avion, comment enfin, est la vie, infinie, unanime, salubre, forte et créatrice Ainsi, lorsque l'écrivain ne peut gagner son pain de chaque jour avec des vers, il le pourra d'autre façon"⁷.

Malheureusement, la vie de Vallejo ne fut ni infinie ni salubre et ses différents conflits avec des écrivains et des camarades de parti, autorisent à douter de son aptitude à l'unanimité. Entre-temps, la dure exigence pour gagner sa vie ne lui faisait pas de cadeau. Au déjà mentionné Abril de Vivero, il écrit le 26 avril 1928: "Mon fondé de pouvoir qui reçoit des journaux le prix de mes chroniques garde le silence et il ne m'envoie que tous les six mois ce qui lui convient. Je ne sais qui des deux me vole: lui ou les revues? L'année suivante au même correspondant il dit: "En ce qui, me concerne j'en suis toujours au même point. Mon dilemme est celui de tous les jours : ou bien je me vends ou bien je me ruine. Ici je me suis planté car réellement je me ruine. Voilà six ans que je suis parti d'Amérique et j'en suis au point zéro". Six mois après la situation de Vallejo est devenue si critique que sa vie aurait pu subir un nouveau

7. PUCCINELLI, *op. cit.*, p. 163.

profesional y que lance sus tentativas y posibilidades humanas en todas direcciones... Si hay una actividad de la que no debe hacerse profesión, es el arte... Que el poeta conozca y sienta directamente sobre su propia piel, cómo se raja un leño, cómo se salta un barranco, cómo se abre una acequia de regadío, cómo se carga un fardo, cómo se barre el suelo, cómo se arrea una partida de puercos gordos, cómo se sube una montaña, cómo se rompe el hielo, cómo se guisa un águila al vino, cómo se amarra un toro bravo, cómo se maneja un dinamo, cómo se suda en África, cómo se barrena en las minas, cómo duele un golpe de viento sobre el mar o sobre un aeroplano, cómo es, en fin, la vida infinita, unánime, salubre, fuerte, creadora. Haciendo esto, cuando el escritor no pueda ganarse el pan de cada día con un verso, lo podrá ganar de otra manera".⁷

Lamentablemente la vida de Vallejo no fue infinita ni salubre y sus diversos conflictos con escritores y camaradas de partido permiten dudar de su aptitud a la unanimidad. Entretanto, la tercera exigencia de ganarse la vida no le hacía concesiones. Al mencionado Abril de Vivero le escribe el 26 de abril de 1928: "Mi apoderado que cobra en los periódicos mis crónicas, se queda en silencio y sólo cada medio año me envía lo que se le da la gana. No sé quién me está robando: él o las revistas". Un año después concluye ante el mismo corresponsal: "En cuanto a mí, sigo marcando el paso en el mismo punto de siempre. Mi dilema es el de todos los días: o me vendo o me arruino. Y aquí me he plantado porque ya me estoy arruinando. ¡Van a ser seis años que salí de América y cero!" Seis meses después la situación se ha vuelto tan crítica que la vida de Vallejo hubiera podido sufrir un nuevo vuelco, abandonando en la derrota una nueva ciudad: "En cuanto a mí, sigo sin saber qué hacer. A veces se me ocurre regresar al Perú, a tal punto sigue incierta mi situación. Ya sabemos que con lo de los periódicos no puede contarse como base para el pan cotidiano"⁸. No hubo ni ruina ni venta, ni periódicos ni regreso al Perú. En 1928 Vallejo adhiere al Partido Comunista Peruano que acababa de fundar Mariátegui.

El periodismo estuvo pues asociado a la ilusión de Vallejo de ganarse la vida correctamente. Pero fue también, bajo la forma de crónica, un ejercicio literario. En un artículo de 1923 sobre la última generación literaria del Perú, junto al teatro, a la poesía y a la narración se refiere a los méritos de las

7. PUCCINELLI, *op. cit.*, p. 163.

8. VALLEJO, *op. cit.*, 714.

tournant et que dans sa déroute il aurait pu de nouveau tout abandonner: "Je ne sais plus que faire. Parfois je voudrais rentrer au Pérou tant est incertaine ma situation. Nous savons qu'il est impossible de compter sur les journaux pour le pain quotidien"⁸. Il n'y eût ni ruine, ni vente, ni journaux, ni retour au Pérou. En 1928, Vallejo adhère au Parti Communiste Péruvien que vient de fonder Mariátegui.

Le journalisme fût donc associé dans l'esprit de Vallejo à l'illusion de gagner sa vie. Mais sous forme de chronique, il constitua aussi un exercice littéraire. Dans un article de 1923 sur la dernière génération littéraire du Pérou, en plus du théâtre, de la poésie et de la narration, il se réfère aux mérites des chroniques de Valdelomar et de Mariátegui ainsi comme à "l'apogée attique de la chronique moderne au Pérou"⁹. Dans un texte de 1925, faisant l'éloge d'Antenor Orrego il semble projeter sa propre inspiration de chroniqueur: "Il prend les faits quotidiens les plus divers, les plus infimes préoccupations des peuples et des individus et au lieu de les refondre comme More, il les idéalise et en extrait d'héroïques et saintes affirmations. C'est un grand poète en prose. C'est actuellement le plus grand penseur et le plus généreux de la jeunesse péruvienne. Son livre "*Notes marginales*" équivaut en Amérique à un évangile"¹⁰.

Les circonstances précipitent de nouveau la vie de Vallejo. Cette fois, c'est la police française qui l'expulse de France en décembre 1930. En plus de sa participation aux manifestations communistes, deux voyages à Moscou n'étaient pas de bonne presse pour les gardiens d'une société en crise. Mais, de son second voyage à l'ex-pays des soviets, en plus de ses convictions réaffirmées, il était revenu avec l'espoir ingénue de publier des articles dans des journaux soviétiques qui, eux, cette fois-ci, le paieraient bien et ponctuellement¹¹. La réalité fût qu'il abandonna ses collaborations avec des journaux péruviens et s'installa à Madrid où l'on avait réédité "*Trilce*", qu'il publia un roman et dix chroniques sur son voyage en Russie furent publiées sous forme de livre intitulé "Russie en 1931. Réflexions aux pieds du Kremlin". Il y exprimait sa vision du futur de l'humanité et

8. VALLEJO, *op. cit.*, p. 714.

9. PUCCINELLI, *op. cit.*, p. 20.

10. *Id.*, p. 34.

11. VALLEJO, *op. cit.*, p. 712.

crónicas de Valdelomar y de Mariátegui, así como al "ático apogeo de la crónica moderna en el Perú"⁹. Y en un texto de 1925 haciendo el elogio de Antenor Orrego parece proyectar su propia aspiración de cronista: "Coge los más diversos hechos cotidianos, las menudas preocupaciones de los pueblos y de los individuos y en lugar de refundirlos como More, los idealiza y extrae heroicas y santas afirmaciones. Es un gran poeta en prosa. Es actualmente el pensador más grande y más generoso de la juventud peruana. Su libro "Notas Marginales" equivale en América a un evangelio"¹⁰.

Las circunstancias precipitarían de nuevo la vida de Vallejo. Esta vez fue la policía francesa que lo expulsa de Francia en diciembre de 1930. Además de su participación en manifestaciones comunistas, dos viajes a Moscú no eran buena recomendación para los guardianes de una sociedad en crisis. Pero de su segundo viaje al ex-país de los soviets además de sus convicciones reafirmadas había regresado con la esperanza ingenua de publicar artículos en periódicos soviéticos, que esta vez sí le pagarían bien y puntualmente¹¹. Lo real fue que abandonó sus colaboraciones con periódicos peruanos y que se instaló en Madrid donde se habría editado "Trilce", donde publicó una novela y donde diez crónicas sobre su viaje a Rusia se publicaron en forma de libro bajo el título "Rusia en 1931. Reflexiones al pie del Kremlin". En él exponía su visión del futuro de la humanidad y de la literatura, consolidando su evolución ideológica y apartándose de sus simpatías por la vanguardia surrealista y el trotskismo. Esta vez sí tuvo un enorme éxito de ventas (tres ediciones en cuatro meses), el único en vida de poeta. Vallejo rediseñó su vida desde Madrid, escribiendo cuentos, piezas de teatro y guiones de cine. En 1932 regresó a París donde moriría en 1938.

Como es sabido, la poesía que había venido escribiendo casi a escondidas desde 1923 y frenéticamente desde setiembre de 1937, sólo se publicó póstumamente.

9. PUCCINELLI, *op. cit.*, p. 20.

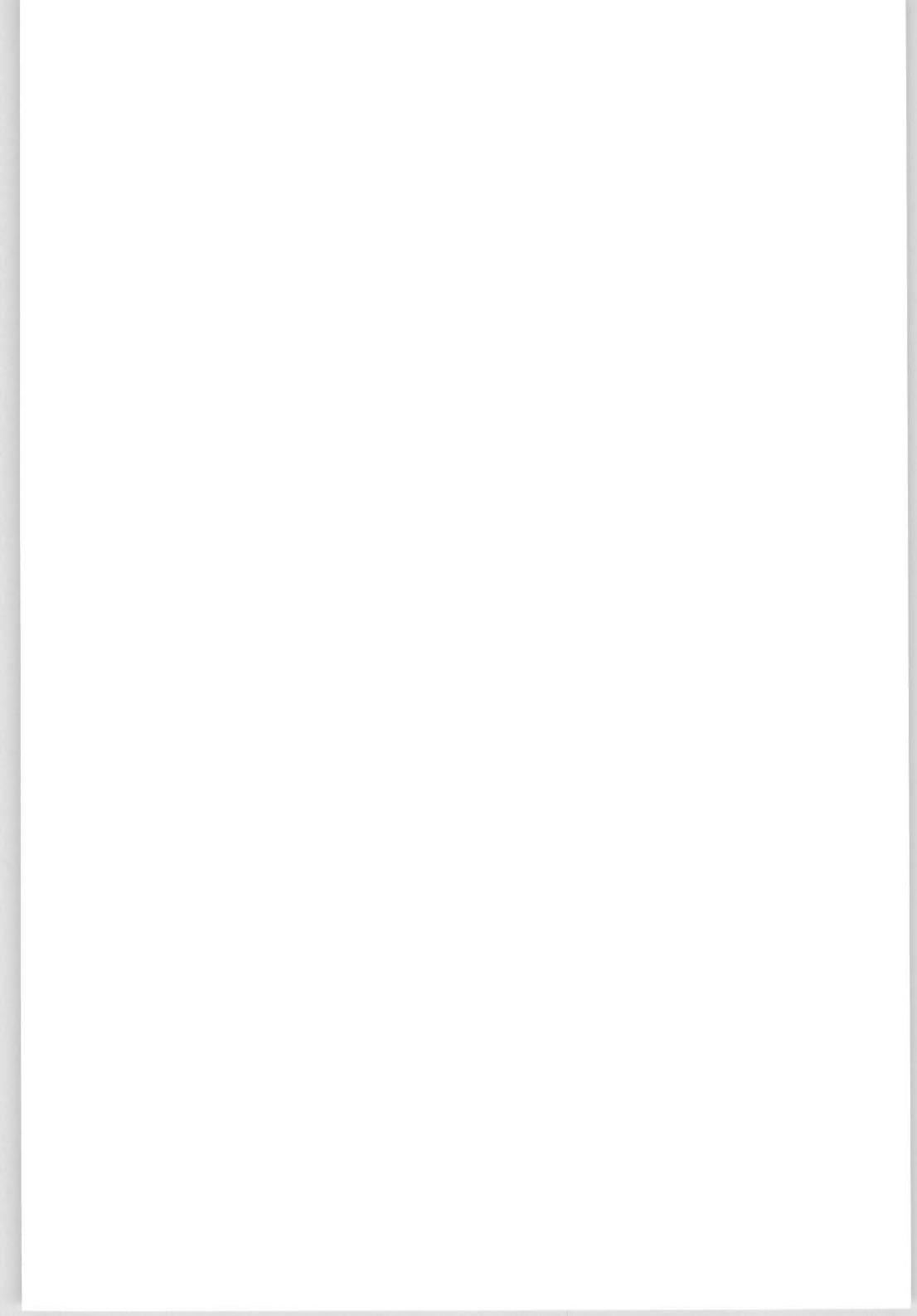
10. *Id.*, p. 34.

11. VALLEJO, *op. cit.*, p. 712.

de la littérature, consolidant son évolution idéologique et s'écartant de ses sympathies pour l'avant garde surréaliste et le trotskisme. Cette fois, il eut un énorme succès de ventes (trois éditions en quatre mois) le seul dans la vie du poète. Vallejo redessina sa forme de vie à Madrid, il écrivit des contes, des pièces de théâtre et des scénario pour le cinéma. En 1932, il revint à Paris pour y mourir en 1938.

Comme on le sait, la poésie qu'il avait écrite presque en cachette depuis 1923 et frénétiquement depuis septembre 1937, ne fut publié qu'après sa mort.

(Traduit par Odette COLOMBINI)



À CE MOMENT MÊME, JE TE PARLAIS VALLEJO

Carlos HENDERSON

Prétention, la mienne / régler
des comptes avec toi, Vallejo. Et comme tous —
ceux des années 60 — j'ai dit
il faut tuer Vallejo / Pour dire les mêmes
choses?

Ce qu'il y a de logique survient: il ne s'agit
plus de faire de la poésie
selon l'influence — car si le lecteur ne prend
pas garde
c'est plus que de la prétention naturelle de
celui qui s'initie
à peser les mots / cette chose si concrète
que sont les sentiments —

Ceci est peu ou beaucoup pour commencer à
comprendre que l'on écrit
au moment même où un souffle de vie appelle à la
vie?

Tu le vois toi mon compagnon: les affaires ne
sont jamais réglées.

(Traduit par Bérangère LIGOUZAT)

(Du livre, *À ce moment même, je te parlais Vallejo*, 1976).

AHORA MISMO HABLABA CONTIGO VALLEJO

Carlos HENDERSON

Pretensión la mía / arreglar
cuentas contigo Vallejo. Y como todos — los del
60 — dije
hay que matar a Vallejo / ¿para decir las mismas
cosas?
Sucede lo previsible: ya no se trata de hacer
poesía
según influjo o influencia — que si se descuida el
lector
es más que pretensión natural en el que se inicia
en sopesar las palabras / aquello tan concreto
que son los sentimientos —
¿Esto es poco o mucho para empezar a comprender
que uno escribe
en el instante que un hálito de vida llama a la
vida?
Lo ves mi compagnon: las cuentas nunca quedan
saldadas.

(Del libro, *Ahora mismo hablaba contigo Vallejo*, 1976)

DEVANT LA TOMBE DE CÉSAR VALLEJO

Julio HEREDIA

Comme le temps a intensifié l'humanité superlative de ce mort. Il y a cinquante ans que César Vallejo, depuis son lieu atteint, vit en criant l'extrême condition de l'être humain et en confiant à son espèce la danse de la *catharsis* nécessaire à l'exorcisme de ses mauvais gênes à travers la bestialité de sa parole qui a tout dit.

C'est une enseigne, c'est une messe narcissique celle que nous célébrons maintenant, c'est une métaphore, le cimetière Montparnasse, la tombe de Vallejo, la musique, la poésie, de la figure de l'homme, de son poète, de nous-mêmes; bien entendu considérant que toute douleur et toute laideur se rédiment dans l'amour.

Parce qu'après tant de métaphysique, tant de noir dans notre entendement, le poète, nous-mêmes, nous sommes restés avec la validité du grand projet: la fraternité humaine, l'amour: nature créée par nous.

Vallejo de ton Pérou, Pérou du monde, ceci est notre rite et ceci notre autel.

Julio HEREDIA, au nom de la
Coordinatrice d'hommages à
César Vallejo à l'occasion
du cinquantenaire de sa mort.

(Traduit par Bérangère LIGOUZAT)

Cimetière de Montparnasse, Paris, le 17 Avril 1988

ANTE LA TUMBA DE CÉSAR VALLEJO

Julio HEREDIA

Cómo ha intensificado el tiempo la humanidad superlativa de este muerto. César Vallejo vive hace cincuenta años gritando desde su lugar alcanzado la condición extrema del ser hombre y entregándole a su especie la danza de la catarsis necesaria en el exorcismo de sus malos genes mediante la bestialidad de su palabra que lo ha dicho todo.

Esta es una enseña, ésta es una misa narcisista la que ahora nosotros oficiamos, ésta es una metáfora el Cementerio Montparnasse, la tumba de Vallejo, la música, la poesía, de la figura del hombre, de su poeta, de nosotros mismos, claro, en la constatación de que todo dolor y toda fealdad se redimen en el amor.

Porque después de tanta metafísica, de tanto negro en nuestro entendimiento, el poeta, nosotros, nos hemos quedado con la validez del gran proyecto: la fraternidad humana, el amor: naturaleza por nosotros creada.

Vallejo de tu Perú, Perú del mundo, éste es nuestro rito y éste nuestro altar.

Julio HEREDIA, en nombre
de la Coordinadora de homenajes a
César Vallejo en ocasión
del cincuentenario de su muerte.

Cementerio de Montparnasse, París, 17 de abril de 1988

PARIS

Julio HEREDIA

Dans un roulement de rumeurs qui viennent de loin du rêve ou de la mémoire étonnée de voyageurs étonnés qui persistèrent le temps dans la mer, en cela, le but est est une terre rêveuse.

Quand étant dans l'accouchement de toutes les routes, j'ai dû sortir pressé, je me suis embourbé dans ce moulin. Une ville comme La Mecque. Une ville comme le Nirvana. Une ville comme la Lumière. Astuces fugaces de l'enchanteur de serpentins devant son client bleu. Une illusion est le rêve le bien la beauté le ciel. La terre cuite elle-même est ce but en se palpitant.

Mes cassures déjà habituées à ton lit et tes fluides apparus à mes côtés, je veux te raconter, fleuve, qu'on ne rentre pas toujours dans ta ville dans la barque de l'illusion de pastel ou vainc ou folle mais on y débouche aussi des deux Océans forcés par un bureau habile d'ordres minimes où ma volonté n'a pas de brise pour méditer la rade suivante. Car rien n'a établi ce voyage et ce, malgré la vieille habitude des quartiers bardes de fermer les pièges de l'avenue France en invoquant les fées contradictoires. J'ai été sourd et je n'ai pas chanté juste la chanson. Cependant, c'est là qu'en sont mes choses et ce fut donc pour que la jonglerie rie dans cette note et que les maisons imprimantes du vers de ma méfiance acclament comme capital dans ses courbes ce passage.

Sur la terrasse de cet après-midi calme qui soutient aujourd'hui ta chaise en face de la mienne et qui tolère mes yeux tombés sur les tiens — verts — avec le ciel blanc au même aller, je te révèle que l'on peut venir avec une valise matérielle de rien de chaque

PARÍS

Julio HEREDIA

En un rodar de rumores que vienen de lejos del sueño
o de la sorprendida memoria de sorprendidos viajantes que
persistieron el tiempo en el mar, en eso, la meta es
es una tierra ilusa.

Cuando estando en el parto de todas las rutas debí
salir apurado, encharqué mis pasos en ese molino. Una
ciudad como la Meca. Una ciudad como el Nirvana. Una
ciudad como la Luz. Fugaces astucias del encantador
de serpentinas ante su cliente azul. Ilusión es el
sueño es lo bueno es lo bello es el cielo. La misma
terracota es esa meta al palpitarse.

Habituadas ya las rompiéntes mías a tu cama y asomados
tus fluidos a mis cercanías, quiero contarte, río, que
no siempre se entra en tu ciudad en la lancha de la
ilusión pastel o de la vana o de la loca sino que se
desemboca también de los dos océanos forzados por un
buró hábil de dictámenes menores donde mi voluntad no
tiene brisa para meditar la siguiente rada. Pues nada
estableció este viaje y así fue a pesar de la costumbre
antigua de los barrios bardos de tapar los trucos de la
avenida Francia invocando a las contradictorias hadas.
Fui sordo y no he trinado la canción medida. Empero es
así que son aquí mis cosas y así ha sido por lo tanto
para que la juglaría ría en esta nota y para que las
casas impresoras del verso de mi desconfianza aclamaran
en sus curvas como capital este pasaje.

Sobre la terraza de esta tarde calma que sostiene hoy
tu silla frente a la mía y que tolera mis ojos caídos
a los tuyos — verdes — con el cielo blanco al mismo ir,
te revelo que se puede venir con una maleta material

fois rien parce que tout — que ce soit or ou verroterie — tombe du toucher de ma main molle qui ne joue pas non plus aux douanes cachées face au soleil. J'arrive à Paris — vois moi — avec le sac à l'épaule de ma lumière. Avec ma bouche seule je suis venu en parlant toutes les langues de feu du baiser et de la guerre sainte. Et j'ai présenté en drapeau mon premier âge pour que tu l'enveloppes dans ta fête: moi l'incrédule des foires justes je me suis mis à me promener avec ma dernière solitude d'un bout à l'autre la panacée qui n'existe pas en oubliant exprès que je connaissais le monde avec le sourire qui accorde avec la tête donnée avec le doute candide: car je me suis dit et c'est peut-être la vérité que c'est ainsi le but

Par tant de rues de la planète, Paris, je me dis que je suis de passage et peut-être est-ce vrai et que ceci est le but. Et c'est que je dois m'être narcotisé de sourire. Mais c'est ainsi que dure cette longue nuit en toi. Et ainsi ce sera quand je m'en irai que je continuerai à te marcher, à voir, à tout toucher et à sourire à tout hasard. Têtu de tes rues tordues, ça ne me viendrait pas à l'idée de me convaincre des vieilles flaques de la terre, pas même quand je courrai dans l'étendue torve de sable du mistral de Marseille qui me fera reconnaître — sûrement — qu'il s'agit d'un pari perpétué dans les pattes à l'air rocheux où l'on galope à l'aveuglette sur la querelle pour donner — possiblement — avec la porte qui libère mon enfant sot de cette dépendance.

En moi, véritablement, il y a une jouissance urbaine qui est une douleur incinérante qui ne serait jamais pure si en se dissipant elle ne me laissait pas de fines indications pour enlever la beauté des troupes sourdes et en causant l'amener à vivre avec moi. Parce que tes perspectives en arrivant sont déjà tombées et le marbre de la belle statue coule par les graviers sur lesquels pullule en chantant la putagnerie maintenant qu'hier elle a fait libérer la populace

de nada de la repetitiva nad porque todo — sea oro o abalorio — cae del tacto de mi mano floja que no juega tampoco a las aduanas escondidas frente al sol. Llego a París — veme — con el atadito al hombro de mi luz. Con mi sola boca vine hablando todas las lenguas de fuego del beso y de la guerra santa. Y presenté en bandera mi primera edad para que la envolvieras en tu fiesta: Yo el incrédulo de las ferias justas me puse a pasear con mi última soledad de cabo a cabo lapanacea que no existe olvidando adrede que conocía el mundo con la sonrisa que concede con la cara dada con la duda candorosa: pues me dije y quizás es verdad que así es la meta.

Por cuanta calle del planeta, París, estoy de paso me digo y quizás es verdad y ésta es la meta. Y es que debo haberme narcotizado de sonrisa. Pero es así que dura esta larga pernoctada en tí. Y así será cuando me vaya que seguiré caminándote, viendo, tocándolo todo y sonriendo por si acaso. Terco de tus calles torcidas no se me dará por convencerme de las cocharcas de la tierra ni siquiera cuando corra entre el arenal torbo del mistral de Marsella que me hará reconocer — seguro — que se trata de una apuesta perpetuada en las patas al aire rocoso donde se galopa a ciegas sobre la querella para dar — posiblemente — con la puerta que libere a mi niño tonto de esa dependencia.

Dentro de mí, verdaderamente, hay un goce urbano que es un dolor incinerante que no sería nunca puro si al desvanecerse no me dejara indicaciones finas para retirar a la belleza de las recuas sordas y traerla conversando a vivir conmigo. Porque tus perspectivas al llegar ya se han caído y el mármol de la estatua hermosa chorrea por la grava sobre la cual pulula el puterío cantando ahora que ayer hizo liberar a la ralea para que construyera un ángel sobre la Bastilla. Todo pulula en Lutecia donde el amor no es un callejón

pour qu'elle construise un ange sur la Bastille.
Tout pullule à Lutèce où l'amour n'est pas une ruelle
enveloppée par le figuier au demi-jour de la lune ou
de la lanterne mais le secret suprême est un boulevard
ouvert aux nibards et aux couilles à l'air bon marché du
papier couché. Mais, Babel, je suis venu pour faire ta
seconde construction — celle rectifiée — car il s'agissait
de prendre les quatre directions du disque pédestre et de
laisser à l'urne divine sa place lointaine.

Avec l'aube dans la nuit sous la pluie avec du soleil je
continuerai en ouvrant toutes les boîtes chinoises du bled
sans m'occuper des édits ni des médisances de la vieille
des morts ou du maire en me posant dans les petites places
hautes en volant sur ce banc au son de la valse en
apportant du pain abondant qui reste à la maison aux
vagues pigeons aux ramiers immigrés aux ailes qui
reviendraient à la troisième cour du monde dans un autre
hiver où il aura buvant pour rajeunir l'eau des petits
fontaines de bronze vert et en trinquant avec les ivrognes
rouges du train intérieur et en donnant enfin les mille
tours du manège jusqu'à ce que ma carte de tarot me
rappelle que c'est l'heure de sauver la lune des chats
de gouttière et les chats de l'amour du silence qui
dénonce et de monter encore par les perrons infinis de
mon quartier pentu en reconnaissant les tulipes par la
couleur et les chataîgners derrière les grilles par l'odeur
et les bananes de l'ombre et non du fruit et continuer vers
la hauteur jusqu'à découvrir le tabernacle du vin blanc et
en trouvant la pancarte qui dit interdit de sauter parce
qu'il est à l'intérieur — sûrement — sans aucun fard sans
déclaration universelle des droits sans sa tunique sans
aucune déclaration à la presse jaune des siècles gaulois
de toutes les parures romaines blanc de toutes les races
foncées beau comme jamais sentant juste la Seine!
Paris est Paris à l'attente pour me confier les clés
du ciel de la ville.

(traduit par Bérangère LIGOUZAT)

apantallado por la higuera a la medialuz de la luna o
del farol sino que el supremo secreto es un boulevard
abierto con las tetas y los huevos al aire barato del
papel couché. Pero, Babel, he venido para hacer tu 2da.
edificación — la rectificada — pues se trataba de tomar
las cuatro direcciones del disco pedestre y de dejarle
a la urna divina su plaza lejana.

Con el alba en la noche en la lluvia con sol seguiré
seguiré abriendo todas las cajas chinas del villorrio
sin atender a los bandos ni murmuraciones de la vieja
los muertos o el alcalde posándose en las plazuelitas
altas volando sobre esa banca en el vals trayendo del
abundante pan que queda en casa a las palomas vagas a
las torcazas inmigradas a las alas que volverán al
patio tercero del mundo en otro invierno en que habrá
y bebiendo para rejuvenecer el agua de las pequeñas
piletas de bronce verde y brindando con los borrachos
rojos del tren interior y dando en fin las mil vueltas
del tiovivo hasta que mi carta del Tarot me recuerde
que es hora de salvar a la luna de los gatos techeros
y a los gatos del amor del silencio que delata y
todavía subir por las escalinatas infinitas de mi
barrio pendiente reconociendo por el color a los
tulipanes y a los castaños tras las verjas por el olor
y a los plátanos de la sombra no del fruto y continuar
hacia lo alto hasta descubrir el tabernáculo del vino
blanco y al encontrar el letrero que dice prohibido
saltar porque adentro está — seguro — ¡sin ningún afeite
sin declaración universal de los derechos sin su túnica
sin ninguna declaración a la prensa amarilla de los
siglos galos de todas las galas romanas blanco de todas
las razas morenas bello como jamás oliendo sólo a Sena!
París está París esperando para entregarme las llaves
del cielo de la ciudad.

MONTPARNASSE, L'APRÉS-MIDI

Carlos HERRERA

L'argentin s'étire et baille longuement. Se grattant la barbe, encore couché, il médite quelques instants sur le plan de la journée. Puis il tapote affectueusement le derrière de sa compagne, qui dort à son côté.

- Je vais me dégourdir les jambes un moment.

- Mmmm - dit-elle, dont le rythme est différent et les jambes plus courtes.

L'argentin sort de la tombe en maudissant l'étroitesse des constructions modernes. Tandis qu'il allume une cigarette, il regarde avec une tendresse rêveuse la pierre tombale blanche. La double inscription: "Carol Dunlop 1946-1982" "Julio Cortázar 1914-1984". Et s'érigent dans un angle un joyeux soleil de marbre, une luciole de son compère Silva.

"Il fait frais. C'est une journée appropriée pour aller bavarder avec le Cholo".

Le péruvien se trouve à environ deux pâtés de maison. Il y va lentement, en regardant les fleurs et en saluant quelques connaissances.

"Il est exactement comme dans le livre" se dit-il à quelques mètres. "Moins sombre peut-être".

Vallejo est appuyé sur la sépulture voisine - pierre noire sur pierre grise - et examine la sienne avec attention.

- Salut César.

- Comment allez-vous, Julio, le péruvien lui sourit avec sa timide cordialité. Puis il dit, en montrant la pierre tombale: - Regardez ce que l'on m'a ajouté.

Une plaque neuve, offerte par quelque admirateur anonyme, repose sur la dalle. "Je suis né un jour où Dieu était malade".

- Comme si cela ne suffisait pas avec le "J'ai tant neigé pour que tu dormes", de Georgette. Puis il murmure avec un certain douceur: - Ma Gillette.

Cortázar, qui est toujours mal à l'aise devant les scènes intimes, juge opportun d'interrompre les souvenirs.

MONTPARNASSE, LA TARDE

Carlos HERRERA

El argentino se despereza con un inmenso bostezo. Rascándose la barba, aún acostado, medita algunos momentos el plan del día. Luego le da una afectuosa palmada en el trasero a su compañera, que duerme al lado.

- Voy a estirar las piernas un rato.

- Mmmm - dice ella, que tiene ritmos distintos y piernas más cortas.

El argentino sale de la tumba, maldiciendo la estrechez de las construcciones modernas. Mientras enciende un cigarrillo contempla, con distraída ternura, la blanca lápida. La doble inscripción: "Carol Dunlop 1946-1982" "Julio Cortázar 1914-1984". Y, erigiéndose en una esquina, un alegre sol de mármol, una luciola de su tocayo Silva.

"Hace fresco. Buen día para ir a conversar con el Cholo".

El peruano le queda como a dos cuadras. Se va lentamente, mirando las flores y saludando a algunos conocidos.

"Está igualito al libro" se dice, a unos diez metros. "Menos sombrío, quizás".

Vallejo está apoyado en el sepulcro vecino - piedra negra sobre piedra gris - , estudiando el propio con atención.

- Salud, César.

- Cómo está, Julio - le sonríe el peruano, con su tímda cordialidad. Luego añade, mostrando la lápida: - Mire lo que me han agregado.

Una placa nueva, ofrecida por algún admirador anónimo, reposa sobre la losa. "Yo nací un día en que Dios estuvo enfermo".

- Como si no bastara con el "J'ai tant neigé pour que tu dormes", de Georgette. - Murmura luego, con cierto cariño: - Mi Gillette.

Cortázar, a quien las escenas íntimas ponen incómodo, juzga oportuno interrumpir los recuerdos.

- Tu dois en avoir marre de tant d'hommages.

Vallejo sourit.

- Les fleurs ne pèsent pas, cher Julio. Et elles tiennent chaud.

Puis il dit, légèrement rougissant:

- De plus, vous savez, quand les lecteurs et les honneurs ont été si rares, de son vivant, cela réconforte. Bien sûr votre cas est différent. Vous avez atteint rapidement la célébrité.

- Pas si rapidement que tu crois... - l'argentin esquisse une parade.

- En ce qui te concerne, moi je t'ai lu assez tôt. Et le coup de pied, métaphysique et formel, m'a laissé assommé un bon moment et marqué pour toujours. Quelques poèmes par-ci par-là montrent les cicatrices.

- Merci pour votre gentillesse, Julio. Je dois vous avouer que je ne vous ai pas lu, mais je vous sais brillant et cultivé. Et surtout je sais que les gens qui vous lisent vous prennent en affection. Il n'y a pas de meilleure référence, non?

- Tu as raison - sourit Cortázar. - Mais assez d'encens mutuel. Ça suffit avec celui que les autres nous balancent; lequel, j'insiste, ne sent pas toujours bon. L'autre jour justement, je t'ai vu entouré de gens à la mine féroce et à l'aspect étrange.

- Oui, il y a de tout - admet Vallejo. - Et je vous avoue que quelques-uns me donnent froid dans le dos... Je ne sais trop ce qui se passe dehors ni là-bas; mais je soupçonne que pas mal de drapeaux que je vois ne sont pas les miens.

- Les drapeaux sont ternis - dit l'argentin, avec une espèce de moue nostalgique. - Ou ils ont été teints davantage, ce qui est pire.

Ils restent silencieux quelques instants, en écoutant la tombée du soir. Puis ils découvrent, en même temps, le couple qui s'approche cherchant, de toute évidence, la tombe du poète. Vallejo sourit, content.

- Enfin on est arrivé - dit-il.

- Il devrait y avoir des indications plus précises - dit-elle.

- Mais c'est déjà bien qu'ils soient sur le plan des morts les plus illustres du cimetière. Imagine-toi, un péruvien - dit-il.

- Je lui laisse déjà la fleur? - dit-il.

- Attends un moment. Et assieds-toi à coté tandis que je cherche le

- Debés andar escorchado con tanto homenaje, che.

Vallejo sonríe.

- Las flores no pesan, amigo Julio. Y abrigan.

Agrega luego, levemente ruborizado:

- Además, usted sabe, cuando lectores y honores le han sido tan esquivos a uno, en vida, no deja de reconfortar. Aunque, claro, su caso es distinto. La fama le llegó temprano.

- Ni tan temprano, no te creas... - manotea una defensa el argentino.

- Y en lo que a vos respecta, yo sí te leí bastante pronto. Y la patada, metáfisica y formal, me dejó descoyuntado un tiempo y marcado para siempre. Algunos *pameos* por ahí muestran las cicatrices.

- Gracias por su gentileza, Julio. He de confesarle que yo no le he leído, pero lo sé brillante y cultivado. Y, sobre todo, sé que la gente que lo lee le agarra mucho cariño. No hay mejor referencia, no?

- Tenés razón - sonríe Cortázar. - Pero basta de incienso mutuo. Suficiente con el que nos echan los otros que, insisto, no siempre huele bien. El otro día, sin ir más lejos, te vi rodeado de gente de feroz gesto y extraña catadura.

- Sí, hay de todo - admite Vallejo. - Y le confieso que algunos me dan escalofríos... No sé mucho lo que pasa afuera, ni allá lejos; pero sospecho que muchas de las banderas que veo no son las mías.

- Las banderas se han despintado - dice, con una suerte de mohín nostálgico, el argentino. - O se han teñido más, cosa que es peor.

Se quedan silenciosos algunos instantes, escuchando caer la tarde. Luego descubren, al mismo tiempo, la pareja que se acerca buscando, a todas luces, la tumba del poeta. Vallejo sonríe, contento.

- Al fin llegamos - dice él

- Deberían tener indicaciones más precisas - dice ella

- Pero está ya bien que figure en el plano de los muertos más ilustres del cementerio. Imagínate, un peruano - dice él

- ¿Le dejo la florcita, ya? - dice ella

poème que j'avais caché dans le livre - dit-il.

- Tiens, tu ne trouves pas qu'il fait un peu moins froid par ici?

- dit-elle.

- N'est-ce pas? - dit-il.

(Traduit par Véronique MICLEA-HERRERA)

- Espérate un ratito. Y siéntate acá al lado, que busco el poema que tenía marcado en el libro - dice él

- Oye...¿no encuentras que hace un poco menos frío por acá?

- dice ella

-¿ Si, no? - dice él.

AVALANCHE

Porfirio MAMANI MACEDO

Moi qui toujours ai dit cela
moi qui toujours étais
comme un rayon dans les abîmes du rêve
dans les abîmes du vide et de la chair
Aujourd'hui la sueur profonde
suinte sur mes années passées
mes heures de boisson
mes heures de fumée
mes heures de fatigue

Pourtant je viens comme un fleuve réveiller
les chemins qui étaient
et faire reverdir les arbres secs
Ces troncs qui laissèrent
au temps leurs écorces reposer

Je viens avec trompettes et tambours
réveiller le voleur
et aussi le criminel
dont l'ombre se profile à la tranche du poignard

Je viens avec une pierre
et avec un miroir
et aussi un chêne
dur pour frapper les échines
des plus indésirables passions
qui cachaient son chapeau et ses cheveux
là-bas loin de mes yeux
là-bas loin de mes yeux

(Traduit par Elisabeth PASSEDA)

ALUD

Porfirio MAMANI MACEDO

Yo que siempre dije aquello
yo que siempre estuve
como un rayo en los abismos del sueño
Hoy el hondo sudor
sopora mis años que pasaron
mis horas de bebida
mis años de humo
mis años de cansancio

Sin embargo vengo como un río a despertar
los cauces que fueron
y a florecer los árboles secos
Estos troncos que dejaron
sus costras reposar al tiempo

Vengo con cornetas y tambores
a despertar al ladrón
y también al criminal
que asoma su sombra con el filo del puñal

Vengo con una piedra
y con un espejo
y también con un roble
duro para golpear los lomos
de las más indeseables pasiones
que ocultaron su sombrero y sus caballos
allá lejos de mis ojos
allá lejos de mis ojos

IL Y UN SONGE SUR L'ÉTENDOIR

Patricia MATUK

Il y a un songe sur l'étendoir
et une tristesse bleue de ne pouvoir m'en vêtir hier soir
il pleuvait de l'absence jamais les choses ne furent si choses
et si peu miennes je dois rechercher un bout de jour dans le
souvenir pour dissimuler aujourd'hui combien mal fait le vide
non, pas de sourire, derrière les barreaux du pentagramme,
point ne faut

et avant le pas une voix lointaine se retourne
je laisse la mort pour demain car aujourd'hui je dois vivre

(Traduit par Odette COLOMBINI)

HAY UN SUEÑO COLGADO DEL TENDEDERO

Patricia MATUK

Hay un sueño colgado del tendedero
y una tristeza azul de no podérme lo poner
anoche ha llovido ausencia
las cosas nunca fueron tan cosas y tan no más
he de buscar un pedazo de día en el recuerdo
para salir disimulando que hoy duele el vacío
sonrisa no, tras los barrotes del pentagrama no me cabe

y antes del paso una voz lejana se volteó
dejo la muerte para mañana porque debo vivir hoy

BOUQUET DE PAROLES

Patricia MATUK

Je suis arrivée à Paris, en touriste trente deux jours après le cinquantenaire de la mort de Vallejo. La première chose que j'ai faite — peut-être la seconde — fût de me rendre sur sa tombe: passer par Montparnasse avec ou sans fleurs fait partie du périple obligatoire de tout péruvien initié à la poésie et qui se trouve dans la capitale de la France.

Je m'approchai du vigile en bleu pour me renseigner; je dus attendre quelques minutes avant qu'il ne se libère de la traque d'un groupe de touristes; dans mon mauvais français, je lui demandai où se trouvait la tombe de Vallejo; levant l'index, d'un seul geste il s'approcha du plan et appuyant son doigt sur l'endroit exact il dit " le peintre brésilien, oui, oui, là" "Merci" répondis-je, consciente qu'une quelconque explication de ma part n'eût pas sensiblement changé les choses pour lui et j'y fus.

On pouvait apercevoir son nom sous les fleurs dispersées, à peine liées par des rubans rouge-blanc, décolorés par la pluie; le cadavre d'un hommage, prenant appui sur la tombe dépouillée du poète, l'être sous l'être, ou l'être tout simplement sous l'être de fleurs et de chair éphémères et, entre les deux, la pierre-être, sous mon regard — étant qui évoque l'être-pierre du poème, poème appris par cœur pour un jour comme celui-ci, dans une vieille encyclopédie de collège, poème qui se taisait devant l'autel de l'immobile, avec un même paradoxe comme une offrande entre les mains. Ni vide ni présence mais un rite inutile pour le poète de l'absent.

De cette vie du poète se défaisant pour se refaire sans cesse est demeurée la partition secrète de chaque poète porteur du sentiment viscéral d'une parole qui rachète.

Parlant de poésie péruvienne, personne ne peut être Vallejo et nul ne peut échapper à Vallejo. Nous sommes marqués par son existence et je veux croire qu'à force de poèmes s'élargit la poitrine universelle de l'humain pour que ce bouquet de parole ait une place et un sens.

(Traduit par Odette COLOMBINI)

RAMO DE PALABRAS

Patricia MATUK

Llegué a París de visita a los treinta y dos días del cincuentenario de la muerte de Vallejo, y lo primero que hice (o lo segundo, no recuerdo), fue ir a ver su tumba: pasar por Montparnasse con flores o sin ellas, forma parte del periplo obligado de todo peruano iniciado en poesía que cae por la capital de Francia.

Me acerqué al cuidador de azul para pedir información, esperé unos minutos a que se liberara del acoso de un grupo de turistas y le pregunté en mal francés si sabía donde estaba César Vallejo; asintió con el índice en alto y de un sólo gesto se acercó al plano y apoyo el dedo sobre el lugar exacto. "El pintor brasiler — dijo — sí, sí, aquí". "Gracias" contesté sabiendo que cualquier explicación de mi parte no hubiera cambiado enormemente las cosas para él, y fui a ver.

Allí estaba su nombre bajo unas flores desechas, apenas atrapadas por cintas rojiblancas descoloridas por la lluvia, el cadáver de un homenaje, apoyado sobre la escueta tumba del poeta, el ser bajo el estar, o el estar a secas bajo el estar de flor y cuerpo efímeros, y entre los dos la piedra — ser, bajo mi mirada — estar, que evoca el ser — piedra del poema, poema aprendido de memoria para un día como éste, de una vieja enciclopedia de colegio, poema que callaba cara al altar de lo inmóvil, con una misma paradoja como ofrenda entre las manos. Ni vacío ni presencia sino rito innecesario, para el poeta de lo ausente.

Del deshacerse haciendo que fue la vida del poeta, quedó la secreta partitura de cada poema, portando el sentimiento visceral de una palabra que redime.

En lo que a poesía peruana se refiere, nadie puede ser Vallejo y nadie puede escaparse de Vallejo. Estamos marcados por su existencia y quiero creer que a golpe de poemas se ensancha el pecho universal de lo humano para que este ramo de palabras tenga sitio y sentido.

CÉSAR VALLEJO PAR OCTAVIO PAZ

À Alfonso de Silva,
poète confidentiel
Edgar MONTIEL

La poésie mexicaine repose en Paz. L'univers secret du Mexique intemporel repose sur l'univers de l'écriture; fort heureusement pas seulement sur celle d'Octavio Paz, car l'ancienne terre aztèque, férue de mémoire, est féconde en créateurs et pour cette raison possède une haute densité de poètes par kilomètre carré. Don Octavio appartient à cette lignée d'écrivains, nés des entrailles fécondatrices de notre Amérique: émotif et subtil dans sa poésie, intelligent dans ses essais, pénétrant dans ses jugements, audacieux dans ses métaphores, généreux dans son érudition, critique sur la politique et l'histoire; poète et philosophe de la culture, mexicain et cosmopolite. Inspiré de ses racines américaines, il propose toujours la poésie comme " pont suspendu" entre l'Histoire et la Vérité:

La poésie:
incarnation
du soleil sur les pierres dans un nom
dissolution
du nom dans un au-delà des pierres.

La poésie,
pont suspendu entre histoire et vérité
n'est pas le chemin entre le ceci ou le cela
elle est voir
la quiétude du mouvement,
le mouvement
dans la quiétude.

Paz et les récents prix Nobel ont renouvelé l'enthousiasme et la confiance dans les potentialités insoupçonnables de la culture latino-américaine. Cependant, il n'en a pas toujours été ainsi; il y a eu des moments de frustration et de découragement. César Vallejo, autre des figures tutélaires de l'Amérique, eût à vivre l'un de ces moments, en 1928,

CÉSAR VALLEJO EN OCTAVIO PAZ

A Alfonso de Silva,
poeta confidencial.

Edgar MONTIEL

La poesía mexicana descansa en Paz. El universo secreto del México intemporal reposa en los poderes de la escritura. Afortunadamente no sólo en la de Octavio Paz, pues la antigua y memoriosa tierra azteca es fecunda en creadores y por eso cuenta con una alta densidad de poetas por kilómetro cuadrado. Don Octavio pertenece a esa estirpe de escritores nacidos de las entrañas fecundantes de nuestra América: emotivo y sutil en su poesía, inteligente en sus ensayos, penetrante en sus juicios, audaz en sus metáforas, generoso de erudición, crítico de la política y la historia; poeta y filósofo de la cultura, mexicano y cosmopolita. Desde sus raíces americanas, propone siempre a la Poesía como "puente colgante" entre Historia y Verdad:

La poesía:
encarnación
del sol - sobre - las - piedras en un nombre,
disolución
del nombre en un más allá de las piedras.

La poesía,
puente colgante entre historia y verdad
no es camino hacia esto o aquello:
es ver

la quietud en el movimiento,
el tránsito
en la quietud.

Paz y los recientes premios Nobel han renovado el entusiasmo y la confianza en las potencialidades insospechadas de la cultura latinoamericana. Pero no siempre ha sido así; hubo momentos de frustración y desaliento. Uno de ellos los vivió César Vallejo, otra de las figuras tutelares de América, en

lorsqu'il ne croyait pas au destin culturel du continent. Peut-être, affecté d'un pessimisme existentiel, il pensait que tout était artificiel, et qu'il n'y avait rien de sincère et de radical dans ce qui se produisait alors. À cette époque appartient le très beau plaidoyer incendiaire dans lequel, sur le mode socratique, il commence par se poser la question essentielle : "existe-t-il un esprit latino-américain? Précisons que celui-ci n'existe pas et n'existera pas pendant longtemps... pour y arriver mettons en jeu tous les moyens destructifs, contre tous les faux-semblants ou simulacres de culture alimentés par notre pédanterie continentale".

Ce désenchantement de Vallejo dont l'œuvre poétique devait se révéler magnifique avec le temps; est surprenant. Guéri de son pessimisme, Vallejo, en 1937, parlait plutôt convaincu de la richesse culturelle de l'Amérique, devant un Octavio Paz qui écoutait avec attention son intervention au Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture à Valence. Le poète péruvien disait avec conviction "les responsables de ce qui arrive dans le monde ce sont, nous, les écrivains, car nous détenons une arme formidable avec le verbe. Archimède disait: "donnez moi un point d'appui, le juste mot et le sujet exact et je ferai bouger le monde". À nous qui possédons ce point d'appui, notre plume, il incombe donc de faire bouger le monde avec ces armes". De même que Paz avec la poésie, Vallejo, propose la Parole comme point d'appui pour faire bouger le monde.

Paz et Vallejo s'étaient connus à Paris quelques jours avant le congrès; ils se lièrent d'amitié, puis se fréquentèrent à Valence et voyagèrent ensemble à Madrid, en compagnie de Pablo Neruda, Alejo Carpentier, Nicolas Guillén, parmi d'autres, lors de cette célèbre visite au front républicain qui défendait la capitale. Dans la bouillante délégation qui passa par Paris pour se rendre à Valence, se trouvaient avec Paz, Elenita Garro, Silvestre Revueltas, Carlos Pellicer, Renato Leduc et Andrés Iduarte. Paz conserva un souvenir ému de sa rencontre avec Vallejo "le jour suivant de mon arrivée à Paris, j'ai assisté à un dîner en l'honneur de ceux qui se rendaient au Congrès. Nous partîmes un jour après, en raison des visas. Au cours de ce dîner, je fis la connaissance de Vallejo. Imaginez mon émotion. Je le revis à Valence et nous voyageâmes ensemble en voiture à Madrid¹. Il donne ensuite une précision qui sera de grand intérêt pour

1. Octavio PAZ. "La Langue est la partie des écrivains". Entrevue de Manuel García. Supplément **Sábado** du journal **Uno más Uno**. Mexique, le 18 octobre 1986.

1928, cuando no creía en el destino cultural del continente. Tal vez afectado por un pesimismo existencial, consideraba que todo era artificial, que no había nada sincero y raigal en lo que se venía produciendo entonces. A este momento pertenece ese hermoso alegato incendiario en el que, de modo socrático, comienza por preguntarse lo esencial: "¿Existe un espíritu latinoamericano? Precisemos que éste no existe ni existirá por mucho tiempo... para conseguirlo pongamos en juego todos los medios destructivos, contra todos los bastardos asomos y simulaciones de cultura que sustenta nuestra pedantería continental".

Resulta sorprendente este desencanto en Vallejo, el que venía forjando una obra poética que se revelaría magnífica con el paso del tiempo. Superados esos años de pesimismo, en 1937 César Vallejo hablaba más bien convencido de la fortuna cultural de América ante un joven Octavio Paz que escuchaba con atención su intervención en el Congreso Internacional de Escritores para la Defensa de la Cultura, en Valencia. Decía con sobriedad y convicción el poeta peruano, que "los responsables de lo que sucede en el mundo somos los escritores, porque tenemos el arma más formidable, que es el verbo. Arquímedes dijo: 'dadme un punto de apoyo, la palabra justa y el asunto justo, y moveré el mundo'. A nosotros que poseemos este punto de apoyo, nuestra pluma, nos toca, pues, mover el mundo con estas armas". Así, como Paz con la poesía, Vallejo propuso la Palabra como punto de apoyo para mover el mundo.

Paz y Vallejo se conocieron en París los días previos al Congreso, anudaron una amistad, luego se frecuentaron en Valencia y viajaron juntos a Madrid — con Pablo Neruda, Alejo Carpentier, Nicolás Guillén, entre otros — , en esa célebre visita al frente republicano que defendía la capital. En la bulliciosa delegación mexicana de paso por París camino a Valencia estaban, además de Paz, Elenita Garro, Silvestre Revueltas, Carlos Pellicer, Renato Leduc y Andrés Iduarte. Paz guardó un emocionado recuerdo de su encuentro con Vallejo: "Al día siguiente de llegar a París asistí a una cena para despedir a los que iban al Congreso. Nosotros salimos un día después por lo de las visas. En esa cena conocí a César Vallejo. Imagínese mi emoción. Lo volví a ver en Valencia y viajamos juntos en automóvil a Madrid"¹. Luego precisa algo que resulta de gran interés para la interpretación de la poesía de

1. Octavio PAZ. "La Lengua es la patria de los escritores". Entrevista de Manuel García. Suplemento Sábado del diario **Uno más Uno**. México, 18 de octubre de 1986.

l'interprétation de la poésie de Vallejo pendant ces années: après le Congrès "de nouveau à Paris, quelques mois plus tard, je le vis plusieurs fois. Je le vis et l'entendis se plaindre avec amertume de ce qu'il appelait les «évêques bolcheviques»".

Lecteur assidu de l'œuvre de Paz, auditeur fréquent de ses conférences à Mexico, je l'avais rencontré avec son épouse Marie-José dans un Sanborns de l'Avenida Reforma au centre de Mexico et, nonchalamment, je demandais au cours de la conversation qui étaient ces énigmatiques "évêques bolcheviques" qui harcelaient Vallejo. Avec quelque doute, il répondit: "je crois qu'il faisait allusion à Bergamín, Neruda, Alberti et... Larrea".

Pourquoi Vallejo se plaignait-il de ces poètes, alors que l'histoire littéraire connue les mentionne comme amis et complices? En ceci, Paz ouvre des voies nouvelles. Le Congrès de Valence eût lieu en 1937 et "déjà, à Paris, quelques mois plus tard" il reproche leur conduite aux évêques bolcheviques. En effet, un poème daté de Paris le 12 octobre 1937, intitulé **Despedida qui rappelle un Adieu** dit:

Adieu, frères, les saint pierre,
Les héraclite, les érasme et spinoza!
Adieu, tristes évêques bolcheviques!
Adieu, Gouverneurs en désordre!
Adieu, vin dans l'eau comme vin!
Adieu, alcool dans la pluie!

Y a-t-il dans ces mots une critique et une autocritique du militantisme quasi religieuses résultat d'une adhésion dogmatique au christianisme et au marxisme ? Saint-Pierre fût le fondateur de l'Église Catholique Apostolique Romaine. Héraclite fût en Occident le fondateur du matérialisme philosophique et son puissant héritage arrive jusqu'au marxisme qui avait alors Moscou pour capitale; Érasme fût l'évêque de l'humanisme et le maître de Thomas More. Spinoza, le philosophe voulut faire de la liberté politique un principe de la théologie chrétienne; tous deux avaient de notables dettes philosophiques avec les pères fondateurs, symbolisant la lutte permanente entre Dogme et Tolérance. Dans ces années cruciales pour rompre avec l'esprit sectaire, il met en échec l'inaffabilité chrétienne et matérialiste d'où ces allusions "Adieu, tristes évêques bolcheviques" et "au vin dans l'eau"? Mais les amis mentionnés par Paz pourraient-ils être ces évêques bolcheviques ?

Vallejo en esos años: pasado el Congreso, "ya en París, meses más tarde, lo vi varias veces. Lo vi y of quejarse con amargura de los que él llamaba «obispos bolcheviques»".

Atento lector de su obra y frecuente auditor de sus conferencias en México, encontré a don Octavio y a su esposa Marie-José en un Sanborns de la Avenida Reforma, en el centro de México, hojeando libros y revistas, y al desgaire de la conversación le pregunté quiénes eran esos enigmáticos "obispos bolcheviques" que asediaban a Vallejo. Con algo de duda, dijo: "creo que se refería a Bergamín, Neruda, Alberti... y Larrea".

¿Por qué Vallejo se quejaría de estos poetas, si la historia literaria conocida los menciona como amigos y cómplices? El señalamiento de Paz abre pistas nuevas. El Congreso de Valencia se efectuó en julio de 1937 y "ya en París, meses más tarde" reprocha su conducta a los obispos bolcheviques. En efecto, hay un poema fechado en París el 12 de octubre de 1937 titulado **Despedida recordando** un adiós, que dice:

Adiós, hermanos san pedros,
heráclitos, erasmos, espinozas!
Adiós, tristes obispos bolcheviques!
Adiós, gobernadores en desorden!
Adiós, vino que está en el agua como vino!
Adiós, alcohol que está en la lluvia!

¿Hay aquí una crítica y autocrítica al militantismo cuasi religioso, resultado de una adhesión dogmática al cristianismo y al marxismo? San Pedro fue el fundador de la Iglesia Católica Apostólica y Romana. Heráclito fue en Occidente el fundador del materialismo filosófico, cuya poderosa herencia llega hasta el marxismo que tenía entonces por capital ideológica Moscú. Dos grandes figuras de la Modernidad: Erasmo, el obispo del Humanismo, maestro de Tomás Moro; y Espinoza, el filósofo que quiso hacer de la Libertad política un principio de la teología cristiana, ambos tenían notables deudas filosóficas con los dos padres fundadores, simbolizando la lucha permanente entre el Dogma y la Tolerancia. En esos años cruciales para romper con el espíritu sectario y fanático, ¿habría que renegar de la infalibilidad cristiana y materialista, y por eso el "Adiós, tristes obispos bolcheviques" y "al vino que está en el agua"? Pero, ¿los amigos mencionados por Paz podrían representar a los obispos bolcheviques?

En parlant des "Saint-Pierre"; Vallejo faisait-il allusion de manière ironique et baroque à ses amis qui avaient des noms d'apôtres? On sait que Neruda, (qui, malgré son prénom de Pablo n'avait rien de saint) par pure jalousie littéraire cachait les articles de Vallejo sur la cause espagnole, afin qu'ils ne fussent pas publiés dans la presse internationale, car Neruda était responsable d'une agence de presse. De Juan Larrea, on sait que son soutien à Vallejo, du moins de son vivant, ne fut pas aussi magnanime qu'il le fit par la suite. Rafael Alberti se distingua toujours par sa rigueur idéologique. Quant à sa relation avec José Bergamín, il reste encore une histoire littéraire à élucider.

Ce qui paraît se confirmer c'est que ces années correspondent au désenchantement politique de Vallejo par rapport à la gauche dogmatique, alors incarnée dans cette figure de marbre et d'acier que fût Joseph Staline. À la différence de Neruda, il ne sortit jamais de la plume de Vallejo de parole encensant les autels de Staline. Au contraire, il écrit un poème le 28 novembre 1937 (un mois après celui de l'*Adieu*) contre les camps de concentration intitulé encore **un peu de calme, camarade...**

L'ivresse te dépasse et il n'y a
dans la raison pas autant de folie que celle
de ton jugement musculaire, il n'y a pas
d'erreur plus rationnelle que ton expérience.
Mais parlant clair
et pensant d'or, tu es d'acier,
à la condition que tu ne sois pas
l'idiot et que tu refuses
de t'enthousiasmer tant pour la mort
et pour la vie, avec ta seule tombe.

Cette prise de distance par rapport aux gargarismes de la Politique et de l'Histoire, lie encore davantage Paz et Vallejo. Dans son œuvre vaste d'essais et de critique littéraire, Octavio Paz se réfère à Vallejo à plusieurs reprises. **L'Arc et la Lyre** (1956) en une phrase sensible et lumineuse, note que le "rythme du vers de Vallejo procède du langage péruvien"; observation digne d'intérêt car elle est confirmée par la suite par de

¿Al hablar de "san pedros" se refería Vallejo de modo irónico y barroco a sus amigos que tenían nombres de apóstoles? Ya se sabe que Neruda (a pesar de llamarse Pablo tenía poco de santo) por puros celos literarios escondía los artículos de Vallejo sobre la causa española para que no se publicasen en la prensa internacional, pues Neruda era el encargado de una agencia de prensa. De Juan Larrea se sabe que su apoyo a Vallejo, por lo menos en vida, no fue tan magnánimo como él lo difundió después. Rafael Alberti se distinguió siempre por su rigor ideológico. Y sobre su relación con José Bergamín hay una historia literaria todavía a investigar.

Lo que parece confirmarse es que esos años corresponden al desencanto político de Vallejo con la izquierda dogmática, encarnada entonces por esa figura de acero y mármol que era José Stalin. A diferencia de Neruda, no salió nunca de la pluma de Vallejo incienso para los altares de Stalin. Al contrario, hay un poema fechado el 28 de noviembre de 1937 (mes y medio después de la **Despedida**) contra los campos de concentración, que lleva por título **Otro poco de calma, camarada...**

Embriaguez te sobra, y no hay
tanta locura en la razón, como este
tu raciocinio muscular, y no hay
más racional error que tu experiencia.
Pero, hablando más claro
y pensándolo en oro, eres de acero,
a condición que no seas
tonto y rehuses
entusiasmarte por la muerte tanto
y por la vida, con tu sola tumba.

Este distanciamiento crítico de los enjuagues de la Política y de la Historia vinculan una vez más a Paz con Vallejo. En su vasta obra ensayística y de crítica literaria, Octavio Paz se ha referido a Vallejo en varias ocasiones. En **El arco y la lira** (1956) apunta en una frase sencilla y luminosa que "el ritmo del verso de César Vallejo procede del lenguaje peruano". Interesante observación, confirmada luego por múltiples estudios: gracias a una identidad (lingüística y cultural), Vallejo es capaz de fraguar un lenguaje literario

multiples études: grâce à une identité (linguistique et culturelle) Vallejo est capable de forger un langage poétique propre, c'est-à-dire une **poétique** différente qui se suffit à elle-même par le jeu de la différence et de son universalité².

Passées les années du "manque de foi" comme dit la valse péruvienne, nous sommes maintenant, sur le plan culturel, dans une période d'affirmation et de projection. Aujourd'hui quelque orgueil culturel traverse nos vies. Ce sont les signes des temps américains. Les prix mondiaux de littérature sont décernés à des écrivains de nos régions. Il en va de même pour la peinture, le cinéma, la musique et la danse. L' "esprit latino-américain" à propos duquel Vallejo se posait des questions s'exprime aujourd'hui dans une créativité protéique, multiple et impétueuse. Être cultivé, aujourd'hui, n'importe où dans le monde signifie connaître un peu de la culture américaine, de son passé fécond et de sa vitalité actuelle. Nous sommes une puissance culturelle dont les protagonistes sont les créateurs et les intellectuels. La littérature est le premier territoire libéré de l'Amérique, elle a son centre de gravité propre et ne dépend de personne. Les prix ne font que confirmer cette vocation; ils ne la génèrent pas.

Le monde ibéro-américain a eu de grands poètes qui ne furent jamais reconnus par leurs sociétés et leurs gouvernements; poètes marginaux, parias et reclus dans des asiles d'aliénés. Souvenons-nous du destin tragique de Martín Adán, César Moro et Carlos Oquendo de Amat. Octavio Paz, poète tutélaire de l'Amérique, en recevant son prix Nobel, dit qu'il récompensait le talent de la poésie américaine et en cela nous sommes certains qu'il songeait aux poètes ignorés ou méconnus, et parmi eux, son indéfectible ami César Vallejo, le "Cholo".

(Traduit par Odette COLOMBINI)

2. Edgar MONTIEL. **César Vallejo. Poetizar la Otredad.** Volume d'hommages. Cuadernos Amercianos/Ambassade du Pérou. Mexique 1988.

propio, es decir una **poética** distinta, apta por eso mismo para el juego de la alteridad y la lectoría universal².

Pasados los años de "poquita fe", como dice el vals, estamos ahora en el plano cultural en un período de afirmación y proyección. Hoy en día algo de orgullo cultural se manifiesta en nuestras vidas. Son los signos del tiempo americano. Los premios mundiales de literatura son otorgados a escritores de nuestras comarcas. E igual ocurre con la pintura, el cine, la música, la danza. El "espíritu latinoamericano" por el que preguntaba Vallejo se expresa hoy en una creatividad proteica, múltiple e impetuosa. Ser culto ahora, en cualquier parte del mundo, significa conocer algo de la cultura americana, de su fecundo pasado y su vitalidad actual. Somos una potencia cultural y sus protagonistas son los creadores, los intelectuales. La literatura es el primer territorio liberado de América, tiene su propia centralidad, no depende de nadie. Los premios confirman una vocación, no la generan.

Iberoamérica ha tenido y tiene grandes poetas que nunca han sido premiados, ni reconocidos por sus sociedades y gobiernos. Poetas marginales, parias o recluidos en manicomios. Recordemos el destino trágico de Martín Adán, César Moro o Carlos Oquendo de Amat. Octavio Paz, poeta tutelar de América, al recibir el Premio Nobel lo asumió, dijo, como reconocimiento al talante de la poesía americana, y al decir eso estamos seguros que no olvidó a los poetas ignorados o confidenciales, entre ellos su entrañable amigo César Vallejo, el **cholo**.

2. Edgar MONTIEL. **César Vallejo. Poetizar la Otredad.** Volumen de homenajes. *Cuadernos Americanos*, Embajada del Perú México, 1988.

HOMMAGE(s) & ÉPITAPHE

Jorge NÁJAR

Écriture et distance

Un journaliste demanda un jour au Cholo où il avait bien pu apprendre à écrire, lui qui avait toujours le cerveau mal peigné, étreint par la distance.

— Dans les ports, dans le fourmillement de ceux qui partaient outremer avec des paquets de lettres destinées à de douces mignonnes, des héraclites et des érasmes.

Dans ces lignes brillait la clé pour dédorer l'or du temps, dirait, plus tard, un professeur universitaire. Et bla-bla-blá. Et bla-bla-blá.

Enduits de certitudes

Dans des bistrots et des tavernes
de la Place de l'Université,
les jeunes poètes lettrés,
et les moins jeunes aussi,
nourris par l'alcool,
enduits de certitudes,
tous en avaient après toi:
"Faux-cul, le Cholo
se croyait le roi et le maître
des malheurs du monde."
À cent ans de ta naissance
aujourd'hui même les plus ânes,
peinturlurés de certitudes
bicoquiques, sémiotiques,
te ruminent et te ruminent
savants, quadrupèdes,
remuant la queue
là où tes vers
engrossent, rubiconds,
sans que le savoir ne puisse rien.

HOMENAJE(s) & EPITAFIO

Jorge NÁJAR

Escritura y distancia

Un periodista un día le preguntó al Cholo que en dónde había aprendido a escribir si siempre llevaba el cerebro mal peinado, asorochado por la distancia.

— En los puertos, a orillas de quienes partían rumbo a ultramar con paquetes de cartas enviadas a las dulces ritas, a heráclitos y erasmos — contestó.

Entre esos garabatos brillaba la clave para desdorar el oro del tiempo, diría años más tarde un profesor universitario. Y bla-bla-blá. Y bla-bla-blá.

Pintados de creencias

En bares y chinganas
del Parque Universitario
los letRADos poetas jóvenes
y los ya no tanto,
nutridos por el alcohol,
pintados de creencias
todos se metían contigo:
"chasumá, el cholo César
se creía rey y señor
de los dolores del mundo".
A cien años de tu nacimiento
ahora hasta los más burros,
pintarrajeados de creencias
bicóqui cas, semióticas,
te rumian y te rumian
sabios, cuadrúpedos,
ramoneando sus rabos
allí donde tus gusanos
engordan rubicundos
sin que nada puedan los saberes.

Encre et narines

— Quand on transpire de l'encre, on fait ce qu'on peut — dit le Cholo en griffonnant pour la onzième fois la dernière phrase de son roman.

— Je sais bien, je sais bien, c'est pour ça que les gallicismes me gonflent les narines — répond-elle, la nuit bien entamée, en caressant le chat de l'hôtel de la rue Ribouté.

— ¡Gallicismes? ¡Gallicismes? La pensée est un rayon dans la splendeur duquel toute vanité n'est que cendre.

Humérus et fleurs

Entre les tombes
des Grands de France
tout est à toi.
Une dalle de pierre,
superbe,
et une gerbe de fleurs
artificielles.
Mais qu'est-ce que tu fous là,
nitrate et phosphore,
sans même au moins
des fleurs fraîches?
Ramasse tes huméros et va
poursuivre ton rêve
là où même les métis
ont sur leurs tombes
des fleurs-de-chine,
des kantutas, des lys,
de la folie-de-jeunes-filles,
des femmes espiègles
odorantes et tendres
pour apaiser les diableries.

Tinta y narices

— Sudando tinta, uno hace lo que puede — dice el Cholo borroneando por undécima vez la última frase de su novela.

— Ya sé, no por eso los galicismos dejan de hincharme las narices — dice ella, tarde la noche, acariciando al gato del hotel de la rue Ribouté.

— ¿Galicismo? ¿Galicismo? El pensamiento es un rayo en cuyo resplandor cualquier vanidad es ceniza.

Húmbero y flores

Entre las tumbas
de los Señores de Francia
todo te pertenece.
Una laja de piedra,
elegantísima,
y un ramo de flores
plásticas.
¿Pero qué haces allí
nitrato y fósforo,
y sin siquiera
flores frescas?
Coge tus húmeros y vete
a seguir tu sueño
allí donde incluso los cholos
tienen sobre sus tumbas
flores de china,
kantutas, azucenas,
locura de niñas,
malas mujeres
olorosas y tiernas
para aplacar diabluras.

Hommage

Solitaire et triste,
pourquoi t'offrir aujourd'hui
des fleurs andines
alors que toi-même tu les abandonnas
en échange du mythe:
Paris, un endroit très grand,
lointain et toujours plus grand?
Maudit métèque,
reste seul
au milieu de ceux qui t'ont poussé
à regarder ton organisme
du haut vers le bas.
Reste et tais-toi donc,
inventeur de la modernité
de ceux qui dansons
huayno, passacaille
pour nos morts les meilleurs,
pour toi, copain Cholito,
si triste et maigre,
les vers de moelle pure.

Problème de rime

— Si tu t'échappes, si tu parviens à sortir hors de ce tumulus,
lance-toi à l'aventure et atteins l'illumination d'écrire un poème au rythme
du rumba.

— Rumba? Et ça rime avec quoi ça? —

Avec des métisses chaudes sur les marchés en plein-air, dans les
plaines lointaines, peigne jaune et petit mouchoir rouge.

Homenaje

Solitario y triste
¿para qué darte ahora
flores andinas
si tú mismo las abandonaste
a cambio del mito
*París, un sitio muy grande
lejano y otra vez grande?*
Maldito choloemierda,
quédate solitario
entre quienes te empujaron
*a mirar de arriba
para abajo tu organismo.*
Quédate y calla ya
inventor de la modernidad
de los que bailamos
huaynos, pasacalles
por nuestros mejores muertos,
por tí, Cholito Lindo,
tan triste y flaco,
versos de pura médula.

Problema de rima

— Si te escapas, si consigues salir de aquel túmulo, lánzate a la aventura y llega hasta la iluminación de escribir un poema con ritmo de rumba.

— ¿Rumba? ¿Y eso con qué rima?

— Con cholitas calientes en los mercados al aire libre, en las altas llanuras, peineta amarilla y pañuelito rojo.

Épitaphe

Oh, César,
les jeunes poètes,
portaiturés en littérateurs,
s'efforçaient
d'extraire de l'éclat
de tes malheurs,
de tes meurtrissures.
À la fleur de l'âge
moi je m'amuse
à chercher du drôle
dans tes coups de gueule,
un sourire
en fin de millénaire
et les changements
qui n'en finissent pas.

Nid d'oiseaux

— Connaissez-vous quelque chose de plus triste que les vers de Vallejo?

— Ce qu'a fait le Cholo, ce n'était pas des vers. Des nids d'oiseaux dans lesquels s'abritent aujourd'hui des poussins, qui autrement seraient balayés par la tempête.

(Traduit par Hugo PAVIOT)

Epitafio

Oh, César,
los poetas jóvenes,
retratados de literatos,
se esforzaban
en sacarle lustre
a tus desgracias,
a tus puyas.
A mediados de la edad
yo me divierto
buscándole gracia
a tus enconos,
una sonrisa
al final del milenio
y los cambios
que no cesan.

Nido de Pájaros

— ¿Conocen ustedes algo más triste que los versos de Vallejo?

— Lo que el Cholo hizo no eran versos. Nidos de pájaros en los que ahora se abrigan polluelos que de otro modo serían barridos por el temporal.

MIRADOR

José Alberto VELARDE

Mon ami, celui au profil grec
immergé dans une discussion incendiée,
reconstruit ou fixe l'œil minutieux
en instants de bonheur et d'éclat,
réalités disposées avec soin
et songes d'attaque vigoureuse
exposés aux rites de la parole
restés suspendus par l'exil.

Il dit que les catastrophes et les plaies
se sont formées autour d'une table
d'où, sur le plateau, entre mousses et hortensias
repose son village comme un mot chuchoté
comme une trajectoire brisée
emplie de pauses incrédules
inventées par quelque poisson putréfié
ou par le vol désordonné d'un cormoran.

Mon ami,
sait que cette scène, de style somnambule
est une illusion accablante de la tombée du jour,
ou l'apothéose d'un présumé final,
il sait que les poissons et le cormoran
sont le drame d'un monde divisé
à jamais en deux
la clôture d'une vieille illusion.

Il ne peut pas,
sortir de cette discussion délimitée
entre algues et vues sur la mer
dont le plateau est la représentation quotidienne
et la nostalgique référence à une dame

ATALAYA

José Alberto VELARDE

Mi amigo, el del perfil griego
vive inmerso en incendiada plática,
reconstruye o fija el ojo minucioso
en instantes de dicha y fulgor,
realidades dispuestas con esmero
y ensueños de briosa embestida
expuestos a los ritos de la palabra
que quedaron suspendidos con el destierro.

Dice de las catástrofes y plagas
que formaron círculo alrededor de una mesa
donde en la bandeja, entre musgos y hortensias
reposa su pueblo como una palabra que susurra
como una trayectoria quebrada
llena de pausas incrédulas
inventadas por algún pez putrefacto
o por el vuelo alborotado de un cormorán.

Mi amigo,
sabe que esa escena, de sonámbulo estilo
es una ilusión tristísima del atardecer,
o la apoteosis de un presunto final,
sabe que los peces y el cormorán
son el drama de un mundo dividido
para siempre en dos
la clausura de una vieja ilusión

No puede,
salir de aquella plática acotada
entre algas y vistas del mar
donde la bandeja es la representación cotidiana
y la nostálgica referencia a una dama

prolongée par le rougeâtre horizon
qui comme un incendie irradie
les cris précaires
de la dévastation interne qui dessèche.

Mon ami, celui au profil grec
est condamné à parler la convention
de ce décor creux
de tombées du jour et d'hortensias
de crépuscule à guetter de son village
qui comme une mer immobile, figure
dans le théâtre extasié
des pêcheurs derrière leur bateau

(Traduit par Catherine LORENTE)

prolongada por el rojizo horizonte
que como un incendio irradia
los gritos precarios
de la devastación interna que asola.

Mi amigo, el del perfil griego
está condenado a hablar la vigencia
de ese decorado huero
de atardeceres y hortensias
del crepusculo atalayar de su pueblo
que como un mar inmóvil, figura
en el teatro extasiado
de pescadores en pos de su barca.

OISEAU DE LA MER

José Alberto VELARDE

Comme la mer tu t'approches et après tu t'en vas
corps joyeux toujours négligeant ton poids
et tu te retiens comme l'air qui porte
les pierres presque légères comme l'écume.
Cœur ivre qui déploie encore
les ailes indispensables pour le temps austère
dans lequel les bouches touchent presque comme le baiser
les opposés qui se rejoignent, les non-limites.
Comme l'avverse tu t'approches et après tu t'en vas
comme le souvenir des chemins qui s'échappent
dans le bruit du mot qui naît maintenant
ici entre mes lèvres, comme un mandala.
Ton corps trop vaste chute retentissante
eau qui tombe comme une jeune source
qui se boit comme la clamour qu'on ressent
quand dans la bouche on lit tous les astres.
Envahissant tout tu t'approches et après tu t'en vas
en embrassant un nom un baiser endormi
la fuite de l'aube pour pouvoir nous réveiller
oiseau céleste toi qui habites dans le bois de la mer.

(Traduit par Hélène VIRENQUE)

AVE DEL MAR

José Alberto VELARDE

Como el mar te acercas y después te vas
cuerpo jubiloso siempre olvidando tu peso
y te detienes como el aire que soporta
las piedras casi ligeras como espuma.
Borracho corazón que despliegas todavía
las alas necesarias para el tiempo austero
en el que las bocas casi tocan como el beso
los opuestos que se juntan, los no límites.
Como el aguacero te acercas y después te vas
como el recuerdo de caminos que se escapan
en el ruido de la palabra que ahora nace
aquí entre mis labios, como un mandala.
Tu inabarcable cuerpo catarata retumbante
agua que cae como manantial joven
que se bebe como el clamor que se siente
cuando en la boca se leen todos los astros.
Invadiendo todo te acercas y después te vas
como estrechando un nombre un beso dormido
la fuga del alba para podernos despertar
celestial ave que vives en el bosque del mar.

LE SOLEIL M'A ÉCHAPPÉ

Alberto WAGNER DE REYNA

Le monde de Vallejo est un milieu automnal et vespéral dans lequel *il importe que l'automne se greffe aux automnes* et que la vie se boie comme *une tasse de thé rempli d'après-midi*. Une atmosphère métaphysique de crépuscule futur enveloppe l'homme qui est triste, toussé et, cependant, se plaît. La poésie la crée et dans celle-ci se développe son existence de brume qui émergea éternellement en un instant.

Depuis Trilce déjà, *l'après-midi cuisinière, mort de faim... pleure dans son tablier* et même le soleil va mourir de plaisir entre les ombres. L'après-midi passe et repasse par *le sous-sol quadrillé de la découverte de ma vie*, dans laquelle nous sommes condamnés à souffrir.

Un tel paysage animique s'aiguise — comme une douleur diffuse — dans un *endroit du monde qui s'appelle Paris, où il commence à neiger* et l'enfant vieillit et *l'ouragan... élabore une métaphysique de l'univers*. Là-bas — nous dit-il — *je mourrai avec une averse*, en automne, ayant pour témoins *la solitude, la pluie et les chemins*. Avec le souvenir du Pérou seulement, et des oreilles claires de *mon âne*, le soleil apparaît, ce *bon soleil qui doit mourir de plaisir*, comme nous le savons.

Sur les rives de *la Seine*, au Luxembourg ou sur les Champs-Elysées, il y a de la *pluie faite de midi*, car *le soleil lui a échappé* dans la mélancolie annuelle des couchers de Paris. Tout se fait vespéral, jusqu'au matin, par son *ciel diabolique* et Vallejo passe *l'après-midi dans le matin triste*. Qui cherche bien, peut même aujourd'hui voir le grand poète terminer *la journée... dans cette petite place... sous les chataigners feuillus de Paris*.

La nostalgie, la maladie, la pauvreté — qui le fait soupirer par un petit morceau de *café au lait* —, la soif de joie joyeuse (la sienne ne l'est pas), l'*atmosphère qui manque au ciel*, tout en lui le pousse à se tourner en rêves vers sa terre lointaine où chante l'été: *Sierra de mon Pérou, Pérou du monde, et Pérou au pied de l'orbe, j'y adhère!* et où volent les condors. *Les condors? Les condors m'ennuient!*

(Traduit par Bérangère LIGOUZAT)

EL SOL SE ME HA ESCAPADO

Alberto WAGNER DE REYNA

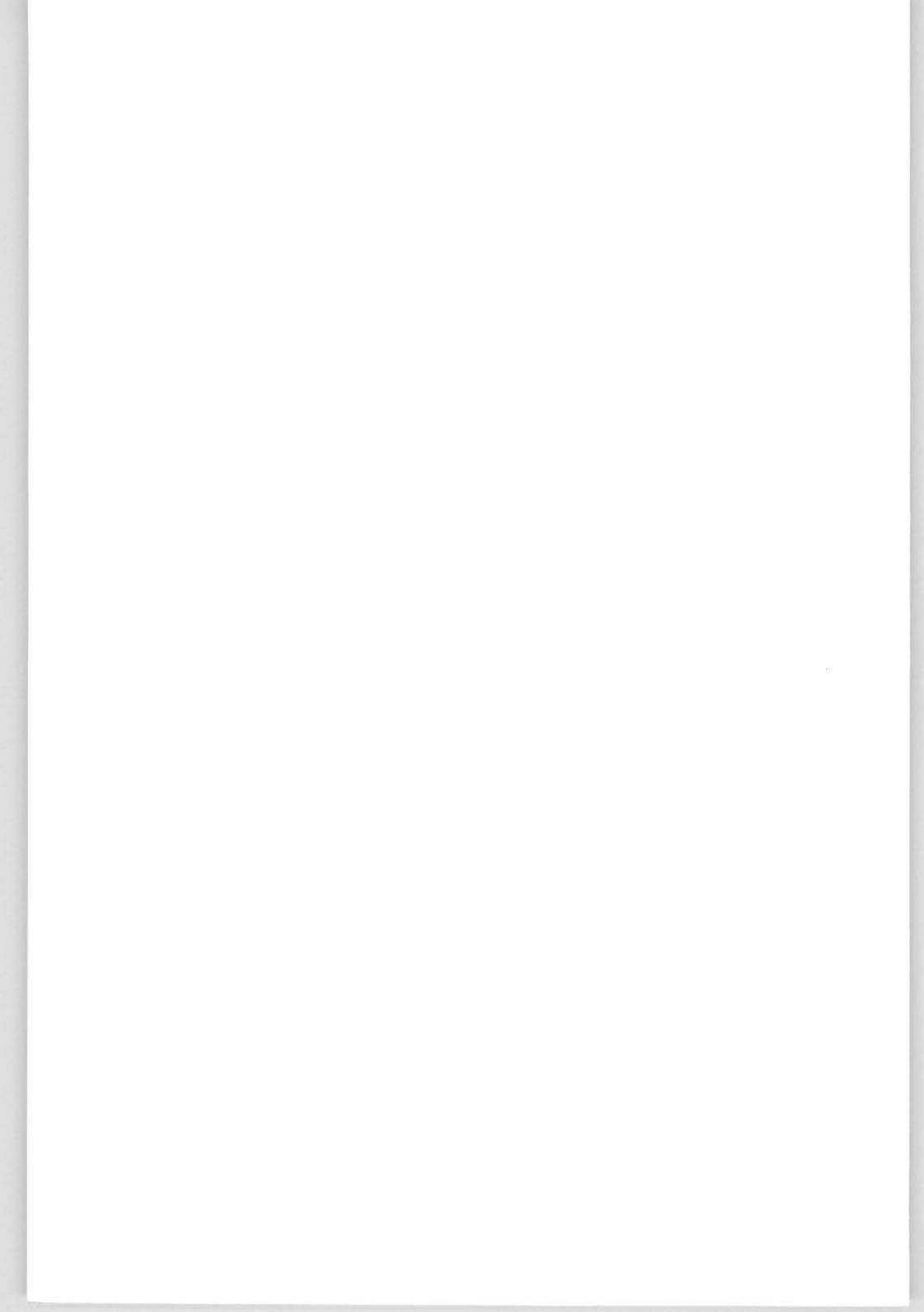
El mundo de Vallejo es un ámbito otoñal y vespertino, en que *importa que el otoño se injerte en los otoños* y en que se beba la vida como *una taza de té llena de tarde*. Una atmósfera metafísica de crepúsculo futuro envuelve al hombre que es triste, tose y, *sin embargo, se complace*. La crea su poesía y en ella se desenvuelve su existencia de *bruma que emergió eternamente en un instante*.

Ya desde Trilce, *la tarde cocinera, muerta de hambre... llora en su delantal*, y hasta el sol va a *morirse de gusto... entre las sombras*. La tarde pasa y repasa por el *subsuelo empatrullado del hallazgo de mi vida*, en que *estamos condenados a sufrir*.

Tal paisaje anímico se agudiza — como un dolor difuso — en *un sitio del mundo que se llama París*, donde *empieza a nevar* y envejece el hijo y el huracán... elabora una *metafísica del universo*. Allí — nos dice — moriré con aguacero, en otoño, siendo de ello testigos *la soledad, la lluvia y los caminos*. Sólo con el recuerdo del Perú, y de las *claras orejas de mi burro*, aparece el *sol, ese bueno del sol que ha de morirse de gusto*, como sabemos.

A las *orillas del Sena*, en el Luxemburgo o en los Campos Elíseos, hay *lluvia a base de mediodía*, pues *el sol se le ha escapado en la anual melancolía de los ocaños de París*. Todo se hace vespertino, hasta la mañana, por su *endemoniado cielo* y Vallejo pasa la tarde en la mañana triste. Quien busca bien, puede aún hoy ver el gran poeta *terminar el día...* en aquella plazoleta... *bajo los castaños frondosos de París*.

La nostalgia, la enfermedad, la pobreza — que lo hace suspirar por un *pedacito de café con leche* —, la sed de alegría alegre (pues la suya no lo es), la *atmósfera que le falta al cielo*, todo ello lo lleva a tornarse en sueños hacia su lejana tierra, *donde canta el verano: Sierra de mi Perú, Perú del mundo, y Perú al pie del orbe, yo me adhiero!* y en que vuelan los cóndores. *¿Cóndores? ¡Me friegan los cóndores!*



LA CIE NEF

40511 - Dépôt légal, Juillet 1993.

